N° 185 1er Février 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Mystique du mariage chrétien (1)

Le mariage n'aurait-il pour rôle que de remplacer les morts, de peupler nos cités terrestres et d'assurer la vie du foyer, où peut se rencontrer tant de profonde humanité, il serait déjà une très belle et très grande chose. Outre sa fonction de nature, a-t-il au surplus une fonction religieuse? Ne pourrait-on, à l'aide de la vie conjugale elle-même, vivre plus près de Dieu? En bref, y a-t-il une mystique du mariage?

(1) On pourra illustrer la doctrine exposée en ces deux études en lisant les ouvrages suivants, auxquels j'ai emprunté délibérément et parfois littéralement les plus heureuses de leurs pensées : A.-D. Sertillanges, *L'amour chrétien*, Paris, Gabalda, 1919; — H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Bloud, 1932, t. IX, c. 4 : La mystique du mariage; — P. Doncœur, *Retours en chrétienté*, Paris, Grasset, 1933.

Y a-t-il une mystique du mariage?

A cette question se révolte la fausse délicatesse — au demeurant assez grossière — de pseudo-spirituels, qui nous diraient volontiers : De quoi vous mêlez-vous? Les rites de la nature, la propagation de la race humaine, tous les intérêts qui s'y rattachent, toutes les sollicitudes de la vie conjugale, c'est affaire aux particuliers. La vie religieuse est en dehors de ce domaine-là. Au reste, comment osez-vous mêler aux sublimités divines certaines réalités? Oui, l'on sait la honte qui s'attache à certains actes, là où s'affirme, plus qu'ailleurs, le déséquilibre intime, et que l'homme a perdu, depuis la faute d'origine, la maîtrise parfaite de lui-même et la belle harmonie qu'assurait son union avec Dieu; mais je ne vois pas pourquoi, à cause de cette honte qui n'est pas un péché, mais un châtiment, on dénierait, *a priori*, au mariage une fonction religieuse. C'est vouloir imposer une religion si éthérée, si désincarnée qu'elle ne toucherait plus aux réalités de notre vie. S'il en était ainsi, si le mariage, sur la route qui mène à Dieu, était beaucoup plus un obstacle qu'un secours, elle serait bien angoissante la situation de qui est engagé dans le mariage et garde le souci de s'unir toujours plus étroitement à son Dieu et de vivre davantage sous sa lumière : voici une âme forcée d'organiser sa vie religieuse en dehors même de sa vie familiale, d'avoir deux attitudes, l'une à l'église, toute de spontanéité, l'autre à son foyer, où elle devra à contre-cœur vaquer aux besognes quotidiennes et aux devoirs de son état dans le tremblement de porter atteinte à sa vie profonde.

Non, c'est par toute sa vie que l'on va à Dieu, en y comprenant la vie conjugale. Non, l'amour qu'on porte à

Dieu, comme tout amour, est totalisant, et telle est sa force que, lorsqu'il s'empare d'une âme chrétienne, aucune activité ne saurait se soustraire à son emprise et refuser de le servir. Non, pour que notre destinée s'accomplisse, Dieu ne nous a pas demandé de nous désincarner, de devenir de purs esprits, mais Il est venu, Lui, s'incarner en une tremblante humanité, Il a sanctifié la nature, là où les déviations seraient le plus à redouter; Il l'a adoptée tout entière, âme et chair, afin que tout contribue, vie individuelle et vie conjugale, à notre sanctification. Parce qu'ils sont, hélas! l'un des instruments favoris du péché, la chair et l'amour ne sont pas essentiellement condamnés, et des chrétiens se refuseront toujours à les maudire et à ne les nommer qu'avec épouvante.

En fait, le Christ qui s'incarne et adopte toute la nature humaine a-t-il sanctifié d'une façon particulière cette société naturelle qu'est le mariage? Il n'est point de mystique authentique qui ne soit une imitation de Jésus-Christ. Il est notre tête, et nous ses membres. Il est le Frère aîné d'une multitude de frères dont nous sommes, et toute la vie chrétienne, c'est, porté par Lui, de passer par les chemins où Il est passé le premier, de nous conformer à ses mœurs, de nous identifier à Lui, de nous laisser introduire par cet Aîné divin auprès du Père, au sein même de la Trinité.

Y a-t-il une mystique du mariage? demandions-nous. Et c'est dire : Notre-Seigneur est-il à un titre spécial présent au foyer chrétien, et aux deux êtres fragiles, l'homme et la femme, qui unissent leurs faiblesses morales, s'offre-t-il comme un exemple et un recours? Mener en beauté la vie conjugale, est-ce encore, dans son sillage et porté par Lui, aller à Dieu?

*
* *

L'union nuptiale de l'ame du Christ

Si le mariage pour des chrétiens a une mystique, c'est-à-dire s'il prend le Christ pour modèle et fait appel à son secours, c'est que l'union du Christ et de l'humanité, l'union que Notre-Seigneur contracte avec chacune de nos âmes, est une union nuptiale.

Rien de mieux attesté dans l'Écriture : le Nouveau Testament présente comme un mariage l'union du Messie avec Israël. Saint Jean voit l'Église du Ciel comme une fiancée : « Et la ville sainte, Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du Ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une fiancée qui s'est parée pour son époux » (Apoc., xxi, 2). Quoi de mieux pour exprimer la jeunesse toujours nouvelle et l'éternel émerveillement de l'amour béatifiant? — Nous connaissons tous le fragment de l'Épître aux Éphésiens (v, 22-32) où saint Paul déclare le caractère sacré du mariage :

> Que les femmes, écrit-il, se soumettent à leurs maris comme au Christ. Le mari est le chef de la femme, comme le Christ lui-même est le Chef de l'Église et le Sauveur du corps. Or l'Église se tient dans la soumission au Christ. Les femmes, de même, doivent se soumettre en tout à leurs maris. Vous, les hommes, aimez vos femmes de même que le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau que la parole accompagne. Il la voulait faire paraître devant Lui, cette Église, glorieuse et donc nette de toute souillure, ride et autres choses semblables. Il voulait qu'elle fût sainte et irréprochable. Ainsi les hommes doivent-ils aimer leurs femmes comme leur propre corps. En aimant sa femme, c'est soi-même qu'on aime. Jamais personne n'a haï sa

propre chair. On la nourrit au contraire et on l'entoure de soins, comme le Christ l'a fait Lui-même pour l'Église, puisqu'aussi bien nous sommes les membres de son corps. Voilà pourquoi l'homme laisse père et mère pour s'attacher à sa femme et ne plus faire à eux deux qu'une seule chair. Ce mystère est grand, mais moi je dis par rapport au Christ et à l'Église.

Ce passage de l'Épître aux Éphésiens demanderait, pour être parfaitement entendu, un commentaire minutieux. Je me permets une seule remarque. Saint Paul appelle le mariage « un mystère ». Que l'union conjugale soit un mystère, c'est-à-dire un rite sacré, c'est une idée chère aux Grecs, fort populaire à une époque où on exaltait le caractère religieux de l'union conjugale. Il semble donc que l'Apôtre ait employé, pour exprimer sa doctrine, le vocabulaire religieux en usage dans le monde hellénique qu'il évangélisait (1).

Le mariage, aux yeux des Grecs, est une réalité sacrée : il maintient le culte des ancêtres, le culte du foyer et la bonne organisation de la maison ; mais que nous sommes loin des vérités chrétiennes ! Lorsque, dans le paganisme, on disserte sur l'amour mystique, ce n'est pas au mariage que l'on songe, ce n'est guère, non plus, aux courtisanes, mais, tout l'atteste, c'est l'amitié de deux adolescents, de deux jeunes hommes, qui offre le modèle (2). En ce qui regarde le mariage, peut-être saint Paul a-t-il voulu montrer, par certaines allusions au paganisme grec, ainsi qu'il l'a fait à Athènes dans son appel au dieu inconnu, que l'Évangile possède en réalité tout ce dont le monde n'a que des pressentiments ou des caricatures. L'Apôtre

(1) Cf. *Le symbolisme du mariage selon S. Paul,* dans *Rev. sc. phil. théol.,* XXI (1932), pp. 242-247.

(2) Cf. A.-J. Festugière, *L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile,* Paris, Gabalda, 1932, p. 137.

garde, en tout cas, le sentiment très vif de l'originalité de la doctrine qu'il prêche : « Ce mystère est grand », dit-il du mariage, « mais moi je dis par rapport au Christ et à l'Église ». Et voici que, plus ou moins consciemment, il se fait le continuateur de toute la tradition juive, selon laquelle l'union de Dieu et de son peuple était nuptiale. Les prophètes employaient volontiers l'allégorie du mariage pour rendre sensibles les liens qui unissent le peuple à son Dieu : « Ton époux, c'est ton Créateur, Yahwé des Armées est son nom, dit Isaïe à la sainte Jérusalem... Comme la fiancée fait la joie du fiancé, ainsi tu seras la joie de ton Dieu. »

L'Alliance ancienne a son temps révolu, et maintenant saint Paul, divinement inspiré, formule selon la nouvelle économie du salut les épousailles de Yahwé et du peuple élu ; les noces mystiques de Dieu et de l'humanité sanctifiée s'expriment désormais comme les noces du Christ et de l'Église. Voilà donc une doctrine en parfaite continuité avec la tradition juive, d'une valeur morale éminente et très originale. Représenter comme un mariage l'intime union d'une divinité avec un groupe social et avec les membres de ce groupe, ce n'est jamais venu, je pense, à l'esprit d'un païen. Mais le trait le plus caractéristique de la pensée paulinienne est que cette union nuptiale qui s'établit entre le Christ et l'Église s'amorce très précisément au Calvaire, se célèbre en ce fait historique, concret, douloureux, que fut la Passion du Christ dont tant de témoins furent les spectateurs.

Tout ceci paraîtra peut-être d'une mysticité étrange et fort loin des grandeurs et menues sollicitudes de la vie conjugale. Et cependant j'insiste sur ces très hautes considérations, car, je le crains, en cette union nuptiale du Christ et de l'Église, attestée par l'Écriture d'une façon précise et indubitable, on ne voit trop souvent qu'une

haute poésie, un joli thème pour discours de mariage, sans en saisir tout le réalisme. Aussi est-il indispensable d'en préciser la notion, d'en marquer les plans de réalisation, d'apporter, s'il se peut, quelque lumière, en signalant combien cette doctrine de l'union nuptiale avec le Christ est en étroite connexion et en parfaite continuité avec tout l'ensemble de la vérité révélée.

*
* *

Mystère d'intimité, mystère de fécondité

Union nuptiale, amour nuptial, qu'est-ce à dire? Nous savons de quoi il retourne; car enfin l'amour, quand on fait instance sur le mot, lorsqu'on demande à propos des sentiments de quelqu'un : « Est-ce bien de l'amour? », on sait bien ce que cela signifie dans le langage des êtres charnels que nous sommes; ce qui est en cause, c'est l'amour conjugal, qui n'est pas l'amitié, en tout cas qui est une amitié spéciale et peut-être pas la plus haute forme de l'amitié. Nous savons que l'amour tel que le monde l'entend communément, c'est un étrange mélange de bienveillance et de désir, mais en précisant le rapport sous lequel on considère l'être aimé, le point de vue sous lequel on l'envisage et qui est, plus ou moins conscient, plus ou moins instinctif, plus ou moins exprimé, le rapport de la fécondité... L'union nuptiale n'est pas une union quelconque, c'est une union féconde. L'amour conjugal n'est pas une amitié quelconque, c'est une amitié féconde.

Or nous constatons que les rapports que contracte Notre-Seigneur avec l'humanité sanctifiée revêtent les deux aspects de toute union nuptiale : c'est à la fois un mystère d'intimité et un mystère de fécondité.

Ce double mystère, c'est au Calvaire, comme nous l'apprend saint Paul, qu'il trouve son origine. Le sacrifice demandé par Dieu à son Fils, pour le rachat de l'humanité, fut celui de la Croix, et c'est par la Passion, œuvre plus que toute autre excellente, manifestation suprême de l'amour, qu'est acquis le salut de notre race et que le Christ est constitué Chef de cette humanité qu'Il entraîne en Dieu. La Croix est un point culminant : c'est vers elle que Notre-Seigneur, dès le premier instant de son existence, est en marche, et son regard ne se détache pas de ce dénouement tragique ; c'est par elle, la Croix, que commence la vie de l'Église, et c'est d'elle, la Croix, comme d'une source inépuisable, que découle en nos âmes la vie divine. Le Christ en sa Passion est constitué l'époux de l'Église, c'est-à-dire qu'Il mérite, par ses souffrances et l'amour avec lequel Il les porte, tout à la fois de s'unir l'humanité et de l'engendrer à la vie surnaturelle.

Soit. Il demeure que cette union nuptiale du Christ et de l'Église n'est réalisée, en ce moment tragique de la vie du Christ, que d'une façon initiale. Ce pauvre condamné qui agonise, cloué sur ce bois, comment prétendre y voir le héros d'un cortège nuptial? Et quant à l'Église, l'Épouse des noces mystiques... Elle n'est point là : ni vous ni moi n'étions au pied de la Croix.

Je sais bien qu'on a voulu excuser cette absence, auprès du Christ souffrant, des générations passées et des peuples à venir, alors que cependant se joue la destinée du monde.

On a voulu atténuer cette absence par une considération que je vous soumets en raison de sa seule beauté : l'humanité, s'est-on plu à dire, est là, représentée symboliquement : Marie, vierge et épouse comme l'Église, figure l'humanité au pied de la Croix, de même qu'au jour de

l'Annonciation elle a déjà, en place de tous, donné son consentement à l'Alliance qui s'inaugurait.

Considération grandiose, qui a sa valeur propre, mais s'avère insuffisante. A notre malaise, voici la solution apaisante :

L'union nuptiale du Christ et de l'Égise se réalise en la Passion d'une façon initiale, en ceci que, par ses souffrances, Notre-Seigneur est à jamais constitué source de vie divine, chef de l'humanité, Époux des âmes. Mais à l'égard de l'Église et de chacun d'entre nous, l'union nuptiale qui s'inaugure au Calvaire va trouver son achèvement effectif et sa réalisation concrète, avec son double aspect d'intimité et de fécondité, grâce à la réception du sacrement de la fécondité : le Baptême; et du Sacrement de l'intimité : l'Eucharistie. Deux sacrements qui appliquent à chacun de nous (si éloignés que nous soyons par le temps et par l'espace de ce crucifiement), si j'ose dire, les richesses nuptiales de la Passion. Les Pères de l'Église n'ont pas été d'un autre sentiment : de même, disaient-ils, qu'Ève est née du côté d'Adam en sommeil, ainsi du côté du Christ endormi sur la Croix ont coulé l'eau et le sang, symboles des deux sacrements, le Baptême et l'Eucharistie, par où l'humanité sanctifiée est l'Épouse.

C'est au Baptême que l'union du Christ et de l'Église se révèle une union effectivement féconde. La vie surnaturelle, à l'instar de la vie charnelle, comporte une naissance : ainsi que le déclare Jésus à Nicodème, il nous faut « renaître de l'eau ». Le Baptême, rite de purification spirituelle, forme en nous l'homme nouveau, le nouveau-né au Christ. C'est la triomphante affirmation de saint Paul : « Quiconque est dans le Christ est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées : voilà qu'elles sont devenues nouvelles. » Saint Cyprien rapporte qu'à

son baptême il eut le vif sentiment de participer à cette nouveauté, à cette régénération dont l'origine est au Calvaire :

> Dès que l'eau qui enfante au Christ eut fait tomber les souillures de mon existence antérieure, écrit-il, une lumière pure et sereine se répandit en ma poitrine purifiée; j'aspirai en moi-même l'esprit qui vient du Ciel, et ma seconde naissance fit en moi un homme nouveau. A l'instant et d'une manière merveilleuse, ce qui était douteux devint certain, ce qui était incompréhensible devint évident, ce qui était obscur devint lumineux. J'avais la force, désormais, d'accomplir ce qui me paraissait difficile. A ce signe je pouvais voir que les fautes auxquelles m'enchaînait ma naissance selon la chair venaient de ce qu'il y avait en moi de terrestre, mais que, à présent, la vie que me communiquait l'Esprit-Saint était de Dieu (1).

Au baptême, le Christ de la Passion, en qui est la plénitude de la vie divine, nous engendre. Encore faut-il que l'Église, épouse du Christ, collabore à cette naissance. C'est elle qui au jour de notre baptême, en la personne de nos parents, de nos parrains et marraines, nous a présentés à l'action purificatrice de Notre-Seigneur; c'est la société spirituelle qui, en notre nom, a récité son *Credo*, le *Credo* du groupe, et c'est cette même Église qui désormais nous tient pour l'un de ses membres et demeure pour nous, ainsi que toute femme l'est dans la demeure, l'âme de notre foyer, notre foyer spirituel.

L'union nuptiale du Christ et de l'Église n'est pas seulement un mystère de fécondité, mais un mystère d'intimité. Sur le Calvaire, le Christ mérite par sa mort de nous attirer à Lui : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi, disait-il, faisant allusion à sa mort »

(1) Texte cité par E. Mersch, S. J., *Le corps mystique du Christ*, Louvain, Museum Lessianum, 1933, t. II, p. 16.

(Jean, XII, 32). Et c'est l'Eucharistie qui monnaye, à travers le temps et l'espace, le don que Notre-Seigneur fit aux hommes de sa propre personne au jour de sa Passion. L'Eucharistie est le sacrement de l'intimité, parce qu'elle est le sacrement de l'amour, qu'elle en accroît la ferveur, et que l'amour transforme en celui que l'on aime : aimer, c'est se laisser activement envahir et pénétrer par le grand objet qui nous a séduits. Entre le Verbe Incarné et les siens, c'est un petit morceau de pain qui réalise et accroît une union d'amour, la plus étroite à laquelle il nous soit permis d'aspirer ici-bas; un petit morceau de pain, consacré sur l'autel du sacrifice et figure du Christ en sa Passion, qui satisfait le grand désir qu'avait Notre-Seigneur d'attirer tout à Lui et le rend effectivement Époux des âmes.

L'union nuptiale du Christ et de l'Église qui s'amorce au Calvaire, qui se parfait à mesure que les siècles s'écoulent et que passent les générations, n'aura son complet achèvement qu'au ciel. C'est alors que la fécondité spirituelle du Christ et de l'Église aura porté tous ses fruits et que Jésus-Christ se verra entouré de la multitude des élus ; c'est alors aussi que l'intimité des noces mystiques revêtira une profondeur et une délicatesse que nous ne pouvons guère que pressentir : à l'obscure lueur qu'est la foi, aura succédé la pleine lumière, et notre charité elle-même ne sera plus comme ici-bas au régime du désir, ce sera l'amour comblé, l'amour qui possède, l'amour pleinement épanoui en sa sécurité.

L'union des époux dans le Christ

Y a-t-il une mystique du mariage? demandions-nous. Sa possibilité se laisse maintenant entrevoir. Si l'union

du Christ et de l'humanité sanctifiée est nuptiale, si Notre-Seigneur est très réellement l'Époux des âmes, chaque fois que deux êtres humains prétendent unir leur vie et propager la vie, leur union, qu'ils soient chrétiens ou incroyants, n'est qu'un pâle reflet d'une union plus intime, leur amour n'est qu'une image lointaine d'un amour plus profond, leur fécondité n'est que la figure d'une fécondité plus haute. Aux deux êtres fragiles qui l'un à l'autre engagent leur foi, le Christ apparaît — c'est la première de nos conclusions — comme un vivant exemplaire. Si donc Il vient s'asseoir au foyer de cet homme et de cette femme, Il ne sera pas étranger à leurs soucis, et sa présence ne peut être vaine. Encore faut-il qu'Il soit introduit en la demeure.

On lit en l'Évangile de saint Jean, II, 1-2 : « Il se fit des noces à Cana de Galilée. Et la Mère de Jésus était là. Or Jésus aussi fut invité aux noces. » De ce geste d'accueil, on sait quelle fut la récompense et que le banquet nuptial fut l'occasion d'un miracle éclatant : celui de l'eau changée en vin. En cette humble manifestation de la Toute-Puissance divine, il est bien permis de voir le signe de bienfaits spirituels et de penser que d'avoir invité ce convive à leur table, les deux jeunes gens furent les premiers bénéficiaires; ce dut être quelque chose d'heureux, de lumineux, de profond, cette union qui fut inaugurée en la présence de Notre-Seigneur. Qu'ils sont favorisés ceux qui osent inviter Jésus-Christ à leurs noces! tant d'autres le redoutent et entrent en l'état conjugal comme si l'on n'avait pas besoin de Dieu pour être heureux et comme si l'expérience des siècles et l'expérience quotidienne ne nous apprenaient pas que le Sauveur et sa Croix doivent être mis au cœur des plus aimables choses, si nous voulons en garder la saveur. On redoute d'inviter Jésus-Christ aux noces; on craint qu'il ne soit un tiers gênant, comme

si Dieu séparait et comme si Dieu n'était pas le lien de toutes choses. Lui qui de son action créatrice enveloppe l'univers et le contient, Il est bien davantage encore le lieu des esprits, le milieu qui les porte, l'atmosphère où les âmes ont leur vie, le foyer où il fait bon, ensemble, se reposer.

Si Jésus-Christ est l'Époux de l'Église, et, sous ce jour, si proche de qui est engagé dans le mariage, combien on peut regretter que les chrétiens aient renoncé si vite, au jour de leurs noces, à communier ensemble au pain eucharistique, au pain de l'amour et de l'unité, bien mieux à faire cette communion à la Messe de mariage elle-même! Cela forcerait d'avancer l'heure des cérémonies, et l'on jugera cela impraticable, on taxera facilement de rêveur qui prônerait un tel usage. Que ce serait cependant une grande chose à l'époque de rénovation chrétienne que nous vivons, de voir publiquement s'avancer vers la table eucharistique deux jeunes gens, soucieux de mettre de la grandeur dans leur vie en même temps que de sauver leur bonheur! Il semble que, ces dernières années, le fait de communier à la Messe de mariage elle-même devienne de plus en plus fréquent et passe en coutume; à Notre-Dame de Saint-Alban à Lyon, on en est venu à la cérémonie matinale où les parents eux-mêmes communient, et l'on nous signale par ailleurs un mariage récent où l'épouse, ayant elle-même fabriqué l'hostie (en symbole de son rôle au foyer), à l'Offertoire l'offrit à son mari qui la remit au prêtre; c'est cette hostie, brisée en deux, qui leur fut donnée en communion (1).

Mais n'aurait-on pas ces audaces à l'égard de l'Eucharistie, qu'on resterait encore tenu d'inviter Notre-Seigneur aux noces. Sa place est là, nous l'avons établi en présen-

(1) Cité littéralement par le R. P. Doncœur, *op. cit.*

tant son union avec l'humanité comme nuptiale et en marquant à quel titre Il s'offre aux époux comme un modèle et un recours. Il nous reste, pour caractériser la mystique du mariage chrétien, sans quitter la personne de Jésus-Christ, à nous tourner vers les époux chrétiens eux-mêmes et de répondre aux deux questions qu'ils nous posent, inéluctables :

Comment inviter Jésus-Christ aux noces?

Quels bienfaits attendre de cette présence divine?

J.-A. Robilliard.

Les disciplines de la méditation

Comme tout grand art, l'art de la méditation n'est pas aisé, et ceux qui attendent de leurs premiers et tâtonnants essais une illumination et un ravissement d'âme sont condamnés à la désillusion. La route est longue et dure, et ce ne sont pas les cœurs de pèlerins accidentels et impatients qui brûleront jamais quand le Christ leur parlera le long du chemin. Le soldat du Christ doit être résolu à beaucoup endurer; il faut un douloureux effort de cerveau et d'âme avant que la méditation puisse devenir une joie. En certains cas, même, elle ne devient jamais agréable, et cependant de cette demi-heure journalière, qui paraît si lourde et si aride, une lumière cachée coulera dans la vie.

On a beaucoup écrit au sujet des meilleures méthodes de méditation, et les commençants sont désorientés par la multitude des conseillers. Une bonne méthode est une aide précieuse au plus grand nombre; mais en dernier ressort, chacun doit découvrir sa méthode propre; et aussi longtemps que cette méthode comprend un acte de volonté et d'affection, une résolution pratique définie, qui puisse être tenue le jour même, si possible, il est inutile de se tourmenter mal à propos sur des questions d'ordre ou de détail. La pensée dominante qui doit gouverner nos tentatives, c'est que la méditation n'est pas le raisonnement, ou la tranquille songerie, ou un sermon qu'on se fait à soi-même; mais un *acte spirituel aussi défini et*

résolu qu'un engagement d'affaires, un serment d'amitié ou une solennelle entreprise. Une bonne méditation s'achève toujours sur un renouvellement de nos vœux, vus d'un angle nouveau ; une fois de plus nous nous en remettons à Dieu et nous nous engageons à son service sous l'impulsion d'une nouvelle pensée, ou d'un nouvel aperçu qui nous est venu, et cela en relation définie avec le devoir de l'heure.

Il s'ensuit qu'il n'y a nulle place pour la fantaisie ou l'éloquence ornementale dans une vraie méditation. Elle peut être profonde, et du point de vue intellectuel, admirable ; mais même alors elle doit rester tout à fait simple et pratique. Que la personne qui médite soit un génie spirituel, ou une âme sans éclat et pauvrement douée, la seule question importante est celle-ci : La méditation supportera-t-elle d'être transposée dans la vie courante et résistera-t-elle ? Si elle apparaît fantaisiste et visionnaire, quand nous nous retrouvons au bureau, ou plongé dans les affaires quotidiennes, c'est une faillite, quand bien même elle avait, sur le moment, enflammé nos cœurs. Aucune méditation n'est réellement valide qui ne nous laisse quelque chose vers quoi nous puissions revenir pendant les occupations du jour et que nous puissions trouver secourable à ce moment. Cela ne veut pas dire assurément qu'il nous faille viser à être ennuyeux ou prosaïque dans notre méditation : il nous faut tendre à être naturel. Si la pensée ailée ou l'image poétique viennent spontanément et — ce qui seul importe — si elles expriment pour nous une réalité vitale, elles ajoutent à la valeur de la méditation. Mais les rechercher, c'est enlever à la méditation son vrai pouvoir. Si nous sommes résolus à faire face à la réalité, il n'y a évidemment pas de place pour la culture délibérée du charme. Les faits de la vie spirituelle ont toujours leur beauté, mais cette

beauté ne se révèle qu'au regard droit. Ils brillent de leur propre éclat; les voir à travers le prisme d'une fantaisie poétique, c'est créer un mirage.

*
* *

Peut-être que la difficulté la plus courante au sujet de la méditation, c'est le choix d'un sujet. — « Avec quoi vais-je commencer? » c'est la question souvent débattue, particulièrement pour ceux qui viennent à la méditation un peu tard dans la vie. Il n'y a qu'une réponse sûre : commencez juste où vous en êtes, c'est-à-dire avec le sujet qui vous intéresse le plus au moment présent.

Venons-nous à la méditation en passionnés de la nature, qui à maintes reprises avons vu Dieu dans quelque fleur au bord du chemin? Alors, commençons par cette fleur, essayant de nous abandonner à la merveilleuse vie dont elle est une manifestation. Si, humblement et tranquillement, nous interrogeons la puissance de cette vie, nous ne serons pas renvoyés les mains vides. Nous aimons parler de lois scientifiques. Il n'y a pas de loi plus scientifique que celle-ci : si, de tout notre cœur, nous cherchons vraiment Dieu le long des chemins qui nous sont accessibles, nous le trouverons sûrement. La Communion avec Dieu n'est pas une expérience impressionniste, une émotion incalculable et fugitive. Elle est fondée sur l'uniformité de la nature divine, et si nous insistons pour aborder l'enquête du point de vue psychologique, la seule psychologie dont nous ayons à nous soucier est celle de la réponse de l'homme à un enveloppement éternel et immuable.

Mais s'il est bon de commencer notre méditation par les douces choses familières qui ont pénétré le plus profondément dans nos vies, il nous faut nous garder de

nous en tenir là. D'ailleurs nous ne sommes pas nécessairement au courant de nos affinités les plus profondes ou les plus fortes ; ce que nous appelons notre vocation peut n'être qu'une inclination superficielle de tempérament, et non pas la tendance de notre nature réelle. La science des saints anticipa sur ce point la psychologie moderne. Les maîtres de la vie spirituelle ne cessent de nous redire comment un appel, une vocation, leur est venu, qui semblait à première vue complètement antipathique, et souvent violemment opposé à leur inclination naturelle ou à leur disposition. Mais en le suivant patiemment et héroïquement, il devint évident que l'appel qui leur paraissait si déraisonnable s'adressait à certaines possibilités ou sympathies secrètes, à certaines capacités ou forces qui dormaient non dépistées dans la profondeur de leur être et leur seraient demeurées inconnues, si leur courageuse obéissance à l'appel divin ne les avait appelées à une consciente activité.

Ceci est exact également dans la pratique de la méditation. On trouve souvent, en dernier ressort, que les sujets qui paraissaient peu propres répondent à un besoin inconnu, et amènent une réponse inattendue. Il y a de nos jours, parmi nous, une répugnance universelle à méditer sur les grandes doctrines chétiennes (1). Nous nous intéressons à la révolte de l'esprit moderne contre elles (oubliant qu'il y a toujours eu un esprit moderne et qu'il s'est toujours révolté), et il nous semble difficile de réaliser que les choses contre lesquelles cet esprit se révolte ne manquent pas d'intérêt, c'est le moins qu'on puisse en dire. Parmi la Babel confuse des affirmations actuelles sur la Bible, nous oublions que les Saints Livres

(1) En dehors des élites, qui se montrent au contraire très avides de doctrine profonde (N.D.L.R.).

ont une voix propre, un message et une force que l'écoulement du temps n'atteint pas. Écouter cette voix, et éprouver cette force, valent bien tout le travail et la discipline qu'impose cette expérience, et pour cela, il faut aller aux « grands textes ». Il peut être agréable et apaisant de méditer sur la montagne de symbolismes des Psaumes, ou sur l'une des nombreuses douceurs humaines en lesquelles l'Écriture abonde; mais une telle méditation ne contribuera pas beaucoup à élargir ou approfondir nos esprits. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de nous attarder complaisamment sur la signification psychologique du jeu de David sur la harpe, quand Saul était en proie à une crise de mélancolie noire, mais de creuser ce que Jésus voulait dire quand il affirmait : « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils veut bien le révéler. » Il nous faut batailler avec les principes spirituels, en venir aux mains avec les « dures paroles » des Évangiles et les formidables paradoxes de Paul.

***

Et ceci nous amène à la méditation vraiment topique. Rien ne peut nous dispenser d'appliquer notre esprit aux grands faits du monde spirituel : Dieu, le Christ, l'Esprit-Saint, l'homme, le péché, la grâce, la mort, le jugement, la Sainte Église Catholique, le Royaume qui n'aura pas de fin. Que croyons-nous réellement de ces grands faits? (ce que nous n'en croyons pas remplirait sans doute un volume, mais est d'importance minime, si humiliant que ce puisse être pour nous) et quel est l'effet de notre croyance sur notre vie? Méditer par exemple sur la nature de Dieu, ce n'est pas construire une théorie de la nature divine, mais venir en contact vital avec Dieu lui-même, par l'intelligence. Au cours d'une telle médi-

tation nous nous poserons quelques questions d'importance primordiale : Qu'est-ce que je crois au sujet de Dieu quand je suis seul, au plus intime et au plus secret de mon cœur? Qu'est-ce que je crois de Lui, en temps de trouble et de crise? Quelle est, en d'autres termes, ma foi agissante, la foi que j'applique instinctivement aux problèmes de la vie? Quelle part de l'Enseignement auquel j'adhère comme membre de l'Église, ou des sentiments que j'exprime, à l'occasion, dans un cercle d'études, ou autre réunion, est réellement entrée dans la fibre de mon être?

De telles questions, honnêtement envisagées, nous porteront hors de la zone des convictions ou des expériences simplement individuelles ; car les réponses que nous y ferons tendront à prouver que, tandis que nous sommes pleinement au courant de nos difficultés, problèmes et besoins propres (au moins de leurs manifestations les plus superficielles), nous savons réellement, de source certaine, bien peu de Dieu. Et à ce point notre méditation devrait se changer en une attitude de docile attention à la voix de Dieu lui-même, en un ferme propos de Le mieux connaître, et en un sincère élan de notre cœur vers Lui.

Nous nous rendons compte, à ce stage, que nos difficultés et nos besoins conscients ne sont pas les plus profonds et les plus réels, et nous nous sentirons poussés à nous détourner de ce « moi » trop connu de nous, pour nous porter vers Celui à qui tous les cœurs sont ouverts, tous les désirs connus, et à qui nul secret n'est caché, le Dieu qui fouille et interprète le subconscient. Nous sentirons qu'il y a en Dieu des mondes de grâces et de gloire qui ne sont pas entrés dans notre expérience personnelle, mais qui sont néanmoins de suprême importance pour nous en tant qu'individus, et membres de la famille de

Dieu, et si nous sommes sages, nous nous ceindrons pour explorer ces régions inconnues, car la preuve se fera qu'elles sont « notre propre pays ».

*
* *

La tâche n'est pas aisée. D'abord, nous tâtonnerons et trébucherons le long d'un sentier éclairé faiblement et par à-coups. Les distractions, ce tourment chronique de ceux qui veulent méditer, nous tirailleront à chaque pas, et souvent nous perdrons courage. Tandis qu'il nous faudra être sévères pour cet esprit récalcitrant qui toujours s'évade par la tangente, il nous faudra aussi nous souvenir que la méditation chrétienne n'est pas un exercice de concentration ou d'hypnotisme de la « Pensée nouvelle ». Les distractions ne doivent pas être nécessairement des empêchements. Elles peuvent être et sont souvent la matière première d'une méditation bien plus profitable que celles qu'elles interrompent. Après tout, la première chose requise pour une bonne méditation n'est pas un enchaînement logique et sans fêlure, mais la réalité ; et plus d'une soi-disant distraction n'est pas autre chose que la voix de Dieu, nous appelant de la pure spéculation à la réalité. Mais tandis que la méditation doit être en contact avec les problèmes personnels, on ne doit jamais lui permettre de sentir l'introspection ou l'absorption en soi.

Dans la méditation, Dieu grandit en nous jusqu'à ce que nous soyons saturés de sa pensée. Au début, tout le monde spirituel semblait une vague abstraction ; mais peu à peu, à mesure que nous contemplons, d'un regard de vénération attentive, cette Vie infinie d'où nous venons et dont la source inépuisable emplit les frêles vaisseaux de nos vies, nous arrivons à discerner sa beauté et sa

splendeur. Ce qui était vague et vide est devenu une réalité pleine et merveilleusement articulée. Graduellement, mais sûrement, nous devenons « familiers avec les richesses infinies de cette idée diverse et multiple qui est Dieu ».

Peut-être est-ce le mystère de la Création, qui d'abord nous captive. Tout d'un coup, nous ne savons pas comment, mais nous savons que cela est venu d'une habitude d'attention fixée, nous voyons la Création comme un roman : celui de l'Éternel Amant. Nous discernons l'amour qui se donne dans le cœur de Dieu, quand Il fit l'homme. Nous le voyons prendre chair en Jésus. Comment nommerons-nous Celui qui est la Fontaine de l'Amour, Celui en qui la Réponse d'Amour s'incarna, Celui qui est la grande marée d'Amour déferlant de Dieu vers l'homme, et de l'homme vers Dieu? Que savons-nous, après tout, si la vive lumière que l'Église catholique projette dans ce mystère d'amour que nous appelons la Trinité, ne contient pas cette vérité qui seule peut satisfaire et modeler nos âmes?

Un peu de la même façon, nous pouvons, par la méditation, redécouvrir, pour nous-mêmes, les vérités au sujet de Dieu, que certains appellent dogmes, mais qui sont en réalité des semences de vie. Il nous apparaîtra que ce que les théologiens appellent l'Incarnation signifie une réorganisation révolutionnaire de l'humanité. Alors qu'auparavant nous reléguions ce mystère dans le domaine de la sèche doctrine, nous trouvons maintenant que c'est un principe dont les conséquences s'étendent sur l'ensemble de la vie du monde. Nous réalisons qu'il appelle chacun de nous à un mode de vie si nouveau et si merveilleux que nous reculons épouvantés, à la fois devant sa gloire et sa terreur, tout en bondissant à son exaltant défi, — un mode de vie si large, qu'il embrasse tout l'univers, et cependant si étroit qu'il n'y a pas de

place en lui, même pour un « moi » qui se serait à demi dépouillé.

Nous saisissons aussi quelques aperçus du mystère de l'action de l'Esprit-Saint. La colombe qui planait sur les eaux baptismales du Christ, les langues de feu de la Pentecôte, le pouvoir qui créa le Corps du Christ qu'est l'Église, deviennent des symboles d'une vivante réalité que nous faisons progressivement nôtres par l'expérience.

L'histoire des Évangiles, qui est devenue, pour un si grand nombre d'hommes, purement de l'histoire et même de l'histoire légendaire, révèle, maintenant, sa valeur éternelle. Contemplant Jésus, en une méditation humble et aimante, nous verrons la vie incréée se revêtant de notre nature humaine et absorbant la torche vacillante de notre nature mortelle dans son immortel rayonnement. La nativité et l'enfance, le baptême, la tentation, les trois années de vie publique, et la Passion, et la mort de Jésus, livrent leurs impérieuses significations à nos âmes attentives. Nous ne les voyons plus avec des yeux à demi aveugles, comme de simples étapes dans le développement du plus grand des enfants des hommes, mais libérés de la « roue du devenir », et prenant leur place dans le monde des faits absolus. Chacun d'eux brille pour nous de sa propre lumière créatrice, car de chacun jaillit une énergie bienfaisante et transformante, telle qu'aucun événement simplement historique n'en peut révéler. Chaque progression successive dans le drame de notre rédemption apparaît dans sa perfection propre et communique ses dons propres à nos âmes. Chacun d'eux pose ses exigences propres et suggère ses propres méthodes d'approche. La contemplation de la nativité nous initie à la voie de l'humilité. Les étapes des trois années de ministère public nous imposent leur discipline spirituelle appropriée. La mort rédemptrice nous révèle le joyau de la pénitence et

nous fait pénétrer dans la théologie du cœur brisé et repentant. Nous ne fermerons pas les yeux aux valeurs critiques ; mais nous donnerons à l'enquête critique sa vraie place, qui est plus importante que ne l'imaginent les traditionnalistes, et moins importante que les modernistes se plaisent à le croire.

Nous découvrirons, à mesure que nous avancerons, que nos méditations, au lieu de devenir plus compliquées, deviendront sans cesse plus simples, une seule pensée suffisant à remplir la tranquille demi-heure. F. W. Faber a bien dit qu'une vérité courante, qui semblerait ordinaire et banale au débutant, suffit à un saint pour des heures de contemplation. Ce regard spirituel intense et résolu vers Dieu, cette adhésion aimante de l'âme à Dieu, qui permettait à saint François d'alimenter toute une vie de méditation avec la seule phrase : « Mon Dieu et mon Tout », n'est pas une négation de l'intelligence, un retour vers les voies d'enfance. C'est plutôt une entreprise intellectuelle (quand l'intelligence signifie non pas le simple raisonnement, mais l'exercice d'une raison plus large, qui comprend l'intuition spirituelle), apparentée à celle de l'homme de science qui peut embrasser d'un seul coup d'œil un important groupe de faits, et presque instinctivement en faire la synthèse, les réduisant à l'unité. Il appartient au royaume de l'intelligence spirituelle, qui est la fleur même de la pensée et du raisonnement. Rien ne révèle mieux la vulgarité essentielle de l'impressionniste insatisfait, que les sujets où il ne trouve que fatigue et ennui. Dans ce même sens, aimer Dieu de cet amour méditatif qui trouve à s'absorber dans la seule contemplation du Bien-Aimé est une éducation libérale.

*
* *

Nous sommes ainsi conduits, par la pratique de la méditation, du point où le « moi » occupe le centre de notre pensée, et où nous attendons de Dieu « qu'Il opère diligemment sa révolution autour de nous », au point où la présence de Dieu se fait envahissante. Nous sommes maintenant beaucoup plus préoccupés des droits de l'Amour de Dieu sur nous, que de nos dispositions et de nos désirs, même les plus spirituels. Dieu devient la réalité centrale, le commencement, le milieu et la fin de notre prière. Tous les hommes possèdent la faculté de voir Dieu et de réaliser sa présence de façon spasdomique et par éclairs : mais la discipline de la méditation élève ce qui n'était que disposition évanescente en habitude permanente. Si donc, nous avons été fidèle à notre méditation, et si nous ne lui avons pas permis de devenir l'occasion d'une recherche du « moi », nous découvrirons que l'Amour de Dieu — cette constante et fervente gravitation vers notre Créateur et notre Rédempteur, qui est plus qu'une émotion, qui est au cœur même de notre vie, a pris naissance dans notre âme.

Qui peut forcer l'Amour? demandons-nous souvent, et comment pouvons-nous, nous dont les activités intellectuelles soufflent où il leur plaît, obéir au commandement d'aimer l'Invisible? Dans la méditation nous pouvons trouver une réponse. Nous n'aimons Dieu si mal que parce que nous ne Le connaissons que si imparfaitement. Qui aime une connaissance de hasard? « Nous savons et nous avons cru », dit saint Jean, « à l'amour de Dieu envers nous ». L'inconnu peut exercer, et, en fait, exerce une attraction initiale, mais notre réponse à cette attraction dépend de notre connaissance. Dans une méditation féconde, cette connaissance apparaît comme une aube, et

croît. Des pensées nous viennent qui ne sont pas de simples conceptions intellectuelles, mais qui mettent impérieusement la main sur le cœur et la volonté. Par elles, l'amour de Dieu se répand à flots dans notre cœur, et, avant que nous le sachions, nous y répondons déjà dans une certaine mesure. Il nous faut bien L'aimer, puisqu'il nous a aimés le premier. Il n'y a qu'un amour, et il nous a créés aussi bien que recréés. Être fait à l'image de Dieu, c'est être fait pour L'aimer, et L'aimer, c'est faire de la mort naître la vie. L'acte le plus humble devient alors une offrande d'amour rayonnante, splendide, exquise, comme nulle œuvre d'art ne peut être exquise. Chaque parole devient mystique et sainte parce qu'elle est l'impulsion de l'amour qui se formule. La méditation qui n'éveille pas d'amour dans nos cœurs, si pauvre et si faible que soit ce commencement d'amour, est imparfaite; car là où Dieu et l'âme se rencontrent vraiment, là l'intelligence, la volonté et la sensibilité surgissent ensemble, et ce qui auparavant n'était que propos ressassés d'une théologie conventionnelle, devient vérité évidente d'elle-même. Dieu se révèle comme l'Être supérieurement aimant et aimable; et l'amour, comme Thomas Traherne nous le rappelle, continuellement se communique, se propage, et s'engendre lui-même.

Nous voyons maintenant à quel point nous faisons fausse route quand nous parlons de l'amour enflammé des saints pour Dieu, comme d'un trait médiéval, impossible aux hommes d'aujourd'hui. L'amour de l'homme pour Dieu n'est la mode d'aucune époque. Son expression varie d'âge en âge; mais sa puissance subsiste inaffaiblie; et la dernière leçon que le dernier homme sur cette terre doit apprendre, c'est que l'unique dignité et l'unique bonheur consistent à apprendre à aimer son Créateur, et à Le servir par amour pur.

La différence entre les saints de jadis et nous-mêmes n'est pas une différence essentielle de nature; c'est tout simplement qu'ils prenaient le temps de méditer sur Dieu, de Le considérer en un acte de suprême attention dans lequel la volonté intelligente et le désir concouraient dans une parfaite harmonie, tandis que nous sommes trop complètement envahis par de mesquines activités ou occupations pour trouver les loisirs nécessaires à de telles considérations. Aucun être humain, vécût-il dans les premiers âges de la spiritualité des Pères du désert, ou dans les troupes d'avant-garde de notre temps, ayant vraiment résolu de vivre dans la pensée de Dieu, qui n'ait senti la flamme d'une affection nouvelle, et en lui, le jaillissement d'une source d'amour jusque-là scellée.

Et tandis que nous méditons dans le silence, cet Amour laissera entendre ses exigences informulées. D'une façon ou de l'autre, nous entendrons le cri : « Mon enfant, donne-Moi ton cœur. » Et c'est à la réponse que nous ferons à ce cri qu'est suspendue notre destinée.

(*Traduit de l'anglais* par J. Murgier.)

E. Herman.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La spiritualité des Pères apostoliques

Saint Ignace d'Antioche

On a coutume de désigner sous le nom de Pères apostoliques un groupe d'écrivains chrétiens qui appartiennent à la fin du I^er^ siècle et aux deux premiers tiers du II^e^. En théorie, ce titre ne convient qu'aux disciples immédiats des apôtres, à ceux qui ont été en relations directes avec les témoins privilégiés de la vie du Seigneur et qui peuvent transmettre leurs souvenirs aux générations nouvelles. Le langage courant a élargi le cadre, puisqu'il utilise le nom de Pères apostoliques à propos d'ouvrages anonymes, plus récents sans doute que ne le comporterait le sens exact de l'expression. Il importe d'ailleurs assez peu, et, dans cette étude sur la spiritualité des Pères apostoliques, nous nous conformerons à l'usage, sans nous inquiéter de savoir s'il est entièrement légitime.

I. — Les hommes et les œuvres

Il est beaucoup plus intéressant pour nous de constater que les Pères apostoliques sont de toute race et de toute nation, sinon de toutes langues. Le petit volume qui suffit à renfermer tout ce qui nous reste de leurs écrits offre à lui seul comme un résumé de l'Église catholique

entière. Saint Clément et Hermas, l'auteur du *Pasteur*, sont d'origine romaine; saint Ignace d'Antioche est syrien; saint Polycarpe de Smyrne et Papias d'Hiérapolis sont asiates; l'auteur inconnu de l'Épître de Barnabé semble bien égyptien de race. Clément, Ignace, Polycarpe, Papias, sont des évêques, chargés du soin de quelques-unes des plus grandes communautés chrétiennes de leur époque; ils ont pleine conscience de l'importance de leurs fonctions; ils en connaissent la grandeur :

> Les évêques, établis jusqu'aux extrémités du monde, écrit Ignace, ne sont qu'un avec l'esprit de Jésus-Christ... Plus on voit l'évêque garder le silence, plus on doit le révérer, car tout intendant envoyé par le maître pour gouverner sa maison doit être accueilli comme celui-là même qui l'a envoyé : il faut donc évidemment regarder l'évêque comme le Seigneur lui-même (1)... En trompant l'évêque visible, c'est à l'évêque invisible qu'on tente de mentir : dans ce cas-là, ce n'est pas à la chair qu'on a affaire, mais à Dieu qui connaît les choses cachées (2)... Suivez tous l'évêque, comme Jésus-Christ (suivait) son Père et le presbyterium comme les apôtres; quant aux diacres, vénérez-les comme la loi de Dieu. Ne faites jamais rien sans l'évêque de ce qui concerne l'Église. Ne regardez comme valide que l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de son délégué. Partout où paraît l'évêque, que là aussi soit la multitude, de même que, partout où est le Christ Jésus, là est l'Église universelle. Il n'est permis ni de baptiser ni de faire l'agape sans l'évêque. Mais tout ce qu'il approuve est aussi agréable à Dieu, de sorte que soit sûr et valide tout ce qui sera fait (3).

Mais d'autres sont de petites gens : Hermas est un simple laïque. Il semble qu'il ait été d'origine servile et qu'il ait été affranchi sur le tard. Sans doute, il a le sens des affaires très développé et il est arrivé à faire fortune; ce

(1) Ignace, *Ephes.*, III, 2; VI, 1.
(2) Ignace, *Magnes.*, III, 2.
(3) Ignace, *Smyrn.*, VIII.

n'est pas sa faute s'il a perdu ensuite la plus grande partie de ses biens. Mais tout cela ne l'empêche pas d'avoir une instruction assez rudimentaire et d'être un assez piètre écrivain. Nous ne nous laissons pas émouvoir parce qu'un ancien document, le canon de Muratori, nous apprend qu'il était le frère du pape Pie : ce fait ne change rien à l'humilité de son extraction. Avec lui nous entendons la voix même du peuple chrétien, qui se contente de pratiquer simplement les vertus quotidiennes, sans en méconnaître la grandeur, et qui ne déteste rien autant que l'orgueil sinon la duplicité et le manque de franchise.

La doctrine des apôtres, la lettre de Diognète, l'Épître de Barnabé elle-même, en dépit de son titre, sont anonymes : ne le regrettons pas trop. Ces petits ouvrages ont plus de chance de représenter ainsi la pensée commune de tout un groupe, de nous faire connaître l'idéal de la vie chrétienne, quelque part et sans doute un peu partout, au temps où les apôtres viennent de disparaître et où s'installe la tradition. Au reste, la personnalité des auteurs se dévoile, très vivante, malgré l'ignorance où nous sommes de leur nom. Le pseudo-Barnabé peut bien écrire : « Pour moi, ce n'est pas comme docteur, c'est comme l'un d'entre vous que je vous offrirai quelques menus enseignements capables de vous réjouir dans les circonstances présentes (1). » Ces humbles formules ne nous trompent pas : l'inconnu a pleine conscience de sa supériorité : « J'ai la persuasion, l'intime certitude de savoir encore beaucoup de choses, car le Seigneur m'a tenu compagnie dans le chemin de la justice (2). » Le mystérieux correspondant de Diognète tranche par la pureté de son style, par la noblesse de ses pensées, par la culture philosophique dont il témoigne, sur les écrivains au milieu desquels on a placé sa lettre : c'est un

(1) Barnabé, *Epist.*, 1, 8.
(2) Barnabé, *Epist.*, 1, 4.

homme instruit, distingué, et qui n'a pas cru devoir, en faisant profession de christianisme, oublier tout ce qu'il avait appris dans les écoles profanes ; bref, l'ancêtre des humanistes chrétiens : ne mérite-t-il pas d'être salué à ce titre?

Remarquons encore que les œuvres des Pères apostoliques appartiennent aux genres littéraires les plus variés, si tant est qu'elles se laissent classer selon les formules un peu rigides de la rhétorique. Parmi elles, nous trouvons des lettres adressées à des églises et à des particuliers; nous trouvons aussi des livres de catéchèse, de liturgie, de morale; des récits des martyrs; des manuels d'exégèse; des homélies comme celle qui est intitulée bien à tort : Seconde lettre de Clément aux Corinthiens; et même une apocalypse ou quelque chose d'analogue, puisque le *Pasteur* d'Hermas est rempli par des visions, dont l'auteur veut bien d'ailleurs nous fournir l'explication détaillée. Quelle richesse et quelle variété! On peut la comparer à celle du Nouveau Testament lui-même.

Tout naturellement et sans peine, les Pères apostoliques continuent l'œuvre des apôtres. Certes, ils savent bien qu'ils ne sont pas des apôtres, et ils mesurent toute la distance qui les sépare de ces vrais disciples du Christ. Papias d'Hiérapolis se plaît à recueillir fidèlement les souvenirs de ceux qui les ont connus :

> Ce n'était pas auprès des beaux parleurs que je me plaisais, comme le font la plupart, mais auprès de ceux qui enseignaient la vérité; je n'aimais pas ceux qui rapportaient des préceptes étrangers, mais ceux qui transmettaient les commandements imposés par le Seigneur à notre foi et nés de la vérité elle-même. Si donc je rencontrais quelque part de ceux qui avaient été dans la compagnie des anciens, je cherchais à savoir les propos des anciens, ce qu'avaient dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre des disciples du Seigneur; ce que disaient Aristion et Jean l'ancien, disciple du Seigneur. Je ne croyais pas que ce qu'il y a dans les livres me fût aussi profitable que

d'entendre les choses exprimées par une parole demeurée vivante (1).

Saint Ignace d'Antioche écrit aux Romains : « Je ne vous donne pas des ordres, comme Pierre et Paul : ils étaient des apôtres et moi je ne suis qu'un condamné ; ils étaient libres et moi jusqu'à présent je suis esclave (2). » Et aux Éphésiens : « Je ne vous donne pas des ordres, comme si j'étais quelqu'un. Bien que je sois enchaîné à cause du nom (chrétien), je ne suis pas encore parfait en Jésus-Christ. Maintenant je commence mon instruction et je vous parle comme à mes condisciples (3). » Clément de Rome rappelle expressément l'institution de la hiérarchie ecclésiastique :

> Les apôtres nous ont été envoyés par le Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Le Christ vient donc de Dieu, et les apôtres viennent du Christ : ces deux choses découlent, et dans l'ordre, de la volonté de Dieu. Ayant donc reçu les instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pleinement convaincus par sa résurrection, et affermis par la parole de Dieu, les apôtres allèrent avec l'assurance de l'Esprit-Saint annoncer l'Évangile, la bonne nouvelle du royaume de Dieu qui allait venir. Prêchant à travers les villes et les campagnes, ils éprouvèrent dans le Saint-Esprit leurs premiers convertis et les instituèrent comme évêques et comme diacres des futurs croyants. Et ce n'était point là une nouveauté ; il y avait longtemps que l'Écriture parlait des évêques et des diacres, puisqu'elle dit quelque part : J'établirai leurs évêques dans la justice et leurs diacres dans la foi (*Isaïe*, LX, 17, d'après les LXX) (4).

Cependant, puisque les apôtres ont disparu, il faut bien que leur tâche soit continuée et que la bonne nou-

(1) Papias, cité par Eusèbe, *Histor. Eccles.*, III, 39, 3-4.
(2) Ignace, *Rom.*, IV, 3.
(3) Ignace, *Ephes.*, III, 1. Cf. Polycarpe, *Philip.*, III, 2.
(4) *I Clem. ad Corinth.*, XLII.

velle ne cesse pas d'être disséminée à travers le monde. Naguère, saint Paul avait porté le fardeau de toutes les communautés dont il était le fondateur; il avait, sans compter, multiplié les lettres aux Églises, écrivant à Rome, à Thessalonique, à Corinthe, à Philippes, aux Galates, à Éphèse, à Colosses, à Laodicée. Saint Clément de Rome s'adresse aux Corinthiens. Saint Ignace d'Antioche écrit aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Romains, aux Tralliens, aux Philadelphiens, aux Smyrniotes. L'Église qui pérégrine à Smyrne envoie aux frères lointains qui pérégrinent à Philomelium, au fond de la Phrygie, le récit du martyre de son évêque Polycarpe. D'une extrémité à l'autre de l'empire romain, circule la même vie, se manifeste le même esprit. L'évêque d'Antioche peut bien adresser ses recommandations et ses conseils à des communautés dans lesquelles il n'est jamais allé et dont il ne connaît personnellement que l'évêque et quelques membres du clergé. Cela n'a aucune importance, du moment qu'il s'agit de communautés chrétiennes : il est bien assuré que partout on garde la même foi, on célèbre la même Eucharistie, on est fidèle à l'observation des mêmes devoirs. Il a raison de penser de la sorte, et tous le font comme lui. Il faut ajouter — et ceci est plus important pour nous — que les Pères apostoliques ne triomphent pas seulement de l'espace, puisque partout ils rencontrent des frères. Ils triomphent aussi du temps : n'est-il pas caractéristique que, sous l'épiscopat de saint Soter, qui occupa le siège de Rome entre 166 et 175, on lise encore publiquement dans l'Église de Corinthe la lettre que saint Clément avait adressée à cette Église quelque soixante-dix ans auparavant? Les destinataires de l'Épître de Clément sont tous morts; les circonstances qui avaient déterminé l'intervention de la communauté romaine et de son chef se sont profondément modifiées, et rien ne trouble plus la paix parmi les fidèles de Corinthe. Tout cela importe peu. Il suffit que l'on ait affaire à un écrit romain, à un écrit apostolique pour que celui-ci résiste

sans vieillir à la morsure du temps. Dans certaines Églises, la lettre de Barnabé, le *Pasteur* d'Hermas, l'Épître de saint Clément, ont été longtemps placés au nombre des Écritures inspirées : on comprend sans peine une pareille erreur. Barnabé n'est-il pas compté au nombre des apôtres? Hermas et Clément ne sont-ils pas nommés dans les Épîtres de saint Paul? Tout ce qui est sorti du calame de personnages aussi vénérables paraît dès lors sacré et mérite le même respect que les Livres Saints les plus authentiques.

Nous sommes mieux renseignés aujourd'hui sur l'origine et sur la véritable portée des écrits des Pères apostoliques; mais, lorsque nous les lisons, nous éprouvons le même sentiment que nos devanciers, et nous avons l'impression d'être les voisins, les amis, les frères, de ces vénérables témoins des âges disparus. Ils ont vécu dans la chair, voici quelque dix-huit cents ans. Ils viennent à nous de tous les coins du monde méditerranéen. Ils parlent une langue qui nous est étrangère et qui, s'il nous est arrivé d'apprendre le grec dans les Dialogues de Platon ou dans les harangues de Démosthène, nous heurte par ses néologismes, par sa syntaxe chaotique, par son accent populaire. Ils nous présentent des ouvrages de circonstances, des lettres adressées à des correspondants désignés et faites pour répondre à des problèmes nettement précisés, des récits de visions d'où il ressort que la fin du monde est imminente et qu'il faut s'y préparer au plus vite par une sérieuse pénitence; des formules liturgiques dans lesquelles nous sommes incapables de reconnaître les rites qui nous sont familiers. Tout semble fait pour les éloigner de nous et pour nous inciter à lire leurs écrits avec le même détachement que nous faisons pour les livres de Thucydide ou d'Aristote. Le prodige, c'est que, malgré tout, ils sont tout près de nous. D'eux à nous, de nous à eux, il n'y a pas de distance et les siècles s'effacent. C'est la même foi. Ce sont les mêmes espérances. Ce sont les mêmes amours. Parce qu'ils sont plus

anciens que nous, parce qu'ils nous ont précédés dans la vie chrétienne, nous les appelons des Pères. Il nous faut garder ce titre de respect et de reconnaissance. Mais nous pourrions, avec autant de vérité, employer des expressions qui marqueraient davantage le rapprochement des âmes. Les premiers, les Pères ont vécu du Christ Jésus, comme nous en vivons aujourd'hui. Telle est la raison décisive qui nous les fait d'abord reconnaître et aimer.

*
* *

II. — Saint Ignace d'Antioche

Vie dans le Christ

La vie dans le Christ : qui, parmi les chrétiens, pourrait ignorer que le Seigneur Jésus est en quelque sorte l'air qu'il respire, l'atmosphère dans laquelle il se développe, le milieu où il grandit? C'est une vérité banale, à force d'avoir été répétée. Ceux-là même qui ne la mettent pas en pratique sont obligés d'en reconnaître la valeur : une vie spirituelle, qui essaierait de s'établir en dehors du Christ, ne peut que s'atrophier et périr.

Ce ne sont pas les Pères apostoliques qui sont tentés d'oublier le Seigneur Jésus. On rencontre son nom à toutes les pages, presque à toutes les lignes des lettres de saint Ignace. Dès le début de ses épîtres, c'est dans le Christ qu'il salue les Églises à qui il s'adresse :

> Ignace, qui est aussi Théophore, à celle qui est bénie dans la grandeur, dans la plénitude de Dieu le Père, à celle qui est prédestinée avant les siècles pour être toujours dans la gloire éternelle, unie indissolublement et élue dans la véritable passion, dans la volonté du Père et de Jésus-Christ notre Dieu, à l'Église bienheureuse, qui réside à Éphèse d'Asie, mille salutations dans le Christ Jésus et dans une joie sans mélange (1).

(1) Ignace, *Ephes.*, Inscrip.

D'une Église à l'autre, les formules varient, parce que l'âme d'Ignace s'exprime de mille manières : l'évêque d'Antioche ne saurait souhaiter à ses correspondants d'autres biens que la paix et la joie dans le Seigneur.

Le Christ en effet est notre vie inséparable (1), notre vie éternelle (2), notre vie véritable (3). Les hommes charnels sont incapables des œuvres de l'esprit, et les hommes spirituels des œuvres de la chair, de même que la foi ne peut accomplir les œuvres de l'infidélité, ni l'infidélité celles de la foi : c'est en Jésus-Christ que les fidèles accomplissent toutes leurs actions (4). Aussi peut-on dire d'eux qu'ils sont des théophores, des christophores, puisqu'ils n'ont d'autre parure que les préceptes de Jésus-Christ (5). Ils ont en eux-mêmes Jésus-Christ (6). Au contraire, ceux qui renient Jésus-Christ sont des croque-morts, des nécrophores (7) : leurs propres corps ne sont que des cadavres qu'ils conduisent eux-mêmes au tombeau. Ceux qui ne parlent pas de Jésus-Christ sont des colonnes funéraires, des tombeaux sur lesquels ne sont inscrits que des noms d'hommes (8).

Les deux vies

Saint Ignace trouve encore d'autres images pour traduire l'irréductible opposition qui existe entre chrétiens et infidèles :

> Il y a, écrit-il, par exemple, deux espèces de monnaies, celle de Dieu et celle du monde, et chacune d'elles a son effigie particulière : les infidèles portent l'effigie de ce

(1) Ignace, *Ephes.*, III, 2.
(2) Ignace, *Magnes.*, I, 2.
(3) Ignace, *Smyrn.*, IV, 1.
(4) Ignace, *Ephes.*, VIII, 2.
(5) Ignace, *Ephes.*, IX, 2.
(6) Ignace, *Magnes.*, XII.
(7) Ignace, *Smyrn.*, V, 2.
(8) Ignace, *Philadelph.*, VI, 1.

monde; les fidèles que la charité anime portent, sous les traits de Jésus-Christ, l'effigie de Dieu le Père. Si nous ne sommes pas tous prêts, avec l'aide de Jésus-Christ, à courir à la mort pour imiter sa passion, sa vie n'est pas en nous (1).

Et ailleurs :

Fuyez les rameaux parasites et dangereux, qui produisent des fruits empoisonnés porteurs de mort qui font mourir aussitôt ceux qui en goûtent, car ils n'ont pas été plantés par le Père : s'ils l'avaient été, ils apparaîtraient comme des rejetons de la croix et leur fruit serait incorruptible (2)... Abstenez-vous des plantes mauvaises, que Jésus-Christ ne cultive pas, parce qu'elles n'ont pas été plantées par le Père :... quiconque s'inspire des doctrines étrangères n'a aucune part à la passion de Jésus-Christ (3).

Tout cela, et l'on pourrait multiplier les citations, nous montre bien qu'il y a, aux yeux d'Ignace, deux classes d'hommes, ceux qui vivent du Christ et par lui, et les autres, ceux qui le rejettent et qui le nient. Seuls les premiers sont véritablement vivants. On peut ajouter que le principe de cette vie spirituelle se trouve avant tout dans la passion du Sauveur : c'est en participant à la souffrance, à la mort de Jésus que les fidèles trouvent en lui la véritable vie. Un curieux passage de la lettre aux Éphésiens traduit, à grand renfort d'images, cette élémentaire vérité : « Souvenez-vous, écrit le vieil évêque, que vous êtes les pierres du temple du Père, préparés pour la construction de Dieu le Père, élevés jusqu'au faîte par la machine de Jésus-Christ, qui est sa croix, utilisant l'Esprit-Saint comme un câble : votre foi est votre treuil, et la charité est la route qui conduit à Dieu (4). »

(1) Ignace, *Magnes.*, v.
(2) Ignace, *Trall.*, xi, 1.
(3) Ignace, *Philadelph.*, iii.
(4) Ignace, *Ephes.*, ix, 1. Cf. *Philadelph.*, viii, 2 : « Mes archives à moi, c'est Jésus-Christ; mes inviolables archives c'est sa croix, sa mort, sa résurrection et la foi dont il est l'auteur. »

D'autres textes sont plus clairs :

> Je rends gloire à Jésus-Christ, le Dieu qui vous a inspiré une telle sagesse : je sais en effet que vous êtes fortifiés en une foi invincible, cloués en quelque sorte, corps et âme, sur la croix du Seigneur Jésus-Christ et affermis dans la charité dans le sang du Christ, bien assurés que Notre-Seigneur est véritablement de la race de David selon la chair, fils de Dieu selon la volonté et la puissance de Dieu, né véritablement d'une vierge, baptisé par Jean, afin que soit accomplie toute justice par lui ; véritablement percé de clous pour nous en sa chair sous Ponce Pilate et Hérode : c'est au fruit de sa croix, à ses bienheureuses passions que nous devons la vie ; afin qu'il lève son étendard pour les siècles, par la résurrection, sur ses saints et ses fidèles, soit parmi les Juifs soit parmi les gentils, en un seul corps de son Église (1).

Cette lourde phrase chargée de compléments et d'incises, est pleine de réminiscences de saint Paul, et ce n'est pas en effet un des traits les moins intéressants à relever chez saint Ignace que la profondeur de l'influence exercée sur son esprit par les lettre du grand apôtre. Nous ne savons pas, à peine est-il besoin de le dire, en quelles circonstances l'évêque d'Antioche a été amené à lire ces lettres ; mais cela importe peu. L'essentiel est de marquer la continuité de la pensée qui se transmet de l'un à l'autre.

Ajoutons que l'influence de saint Paul n'est pas la seule que nous révèle la lecture des lettres de saint Ignace : celles-ci sont tout autant remplies d'idées ou d'images empruntées à saint Jean, et la chose est d'autant plus remarquable qu'au moment où elles furent écrites, le quatrième Évangile venait à peine d'être rédigé et qu'on peut se demander s'il était déjà connu à Antioche. Peut-être ce problème est-il insoluble. Nous n'avons en tout cas pas à nous en préoccuper ici. Mais il est assuré

(1) Ignace, *Smyrn.*, 1.

que lorsque saint Ignace insiste, comme il le fait, sur l'action vivifiante du Christ, il se découvre à nous un fidèle disciple de l'apôtre bien-aimé.

Le mystère eucharistique, mystère d'union

La ressemblance est d'autant plus marquée qu'elle éclate surtout à propos de l'Eucharistie. Tous, nous avons présentes à la mémoire les grandes promesses du Seigneur, que rappelle le sixième chapitre de saint Jean : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Saint Ignace revient sans cesse sur les mêmes idées :

> Ayez soin, écrit-il aux Philadelphiens, de ne participer qu'à une seule Eucharistie : il n'y a en effet qu'une seule chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ et une seule coupe pour nous unir à son sang, un seul autel comme il n'y a qu'un seul évêque, avec le presbyterium et les diacres, mes compagnons d'esclavage (1).

Et aux Éphésiens :

> Chacun en particulier et tous ensemble, dans la grâce qui vient de son nom, vous concourez en une seule foi et en Jésus-Christ, qui est selon la chair de la race de David, fils de l'homme et fils de Dieu, pour obéir à l'évêque et au presbyterium avec un esprit inébranlable, rompant un seul pain qui est un remède d'immortalité, un antidote contre la mort, qui nous assure de vivre toujours en Jésus-Christ (2).

Plusieurs passages sont ici d'une interprétation difficile, tellement qu'on s'est demandé souvent si l'évêque d'Antioche pensait bien à l'Eucharistie en les écrivant : que veut-il dire par exemple, lorsqu'il conseille les Tral-

(1) Ignace, *Philadelph.*, IV.
(2) Ignace, *Ephes.*, XX, 2.

liens : « Faites de vous des créatures nouvelles par la foi qui est la chair du Seigneur et par la charité qui est le sang de Jésus-Christ (1). » Ou encore, lorsqu'il dit aux Smyrniotes : « Je vous salue, chacun en particulier et tous en général, au nom de Jésus-Christ, en sa chair et en son sang, en sa passion et en sa résurrection, corporelle et spirituelle, en l'unité qui nous unit à Dieu (2). » Ou même, lorsqu'il s'adresse aux Romains : « Je ne prends plus de plaisir à la nourriture corruptible ni aux joies de cette vie : ce que je veux, c'est le pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ, né de la race de David; et je veux pour breuvage son sang, qui est l'amour incorruptible (3). »

A propos de ces textes et de quelques autres, un certain nombre d'interprètes ont prononcé le mot de symbolisme, comme si saint Ignace n'admettait pas la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Cette explication est manifestement insuffisante, lorsqu'on songe à d'autres passages tels que celui-ci : « Ils (les hérétiques) s'abstiennent de l'Eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître dans l'Eucharistie la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés et que, dans sa bonté, le Père a ressuscitée (4). » Il est vrai que saint Ignace emploie volontiers les symboles, comme le fait saint Jean : mais le symbole, chez l'un et chez l'autre, bien loin d'exclure la réalité, la suppose comme l'indispensable condition de sa valeur. Le sang du Christ est l'amour incorruptible; la chair du Seigneur est la foi : tout cela est vrai; mais ce ne le serait plus si la chair et le sang n'étaient pas d'abord le support réel qui donne tout leur sens aux symboles. Le croyant vit du Christ en s'unissant à Lui; le fidèle vit du Christ en participant à l'Eucharistie que préside l'évêque ou son délé-

(1) Ignace, *Trall.*, VIII, 1.
(2) Ignace, *Smyrn.*, XII, 2.
(3) Ignace, *Rom.*, VII, 3.
(4) Ignace, *Smyrn.*, VII, 1.

gué (1). Hors de là, il ne saurait y avoir que mort et corruption.

Ce n'est pas encore assez dire que, pour saint Ignace, le Christ est le seul principe de vie auquel doivent participer tous ceux qui ne veulent pas mourir spirituellement. Il faut ajouter que l'évêque d'Antioche éprouve pour le Seigneur le plus tendre et le plus dévot de amours :

> Rien n'échappe au Seigneur, mais nos secrets mêmes sont dans sa main. Faisons donc toutes nos actions en pensant qu'il habite en nous, afin que nous soyons son temple et que lui soit en nous, notre Dieu : c'est bien ce qu'il est en effet, et qu'il apparaîtra à nos yeux par le juste amour que nous aurons pour lui (2). — Honoré du titre le plus glorieux dans les liens que je promène, je chante les Eglises ; je leur souhaite l'union avec la chair et l'esprit de Jésus-Christ, notre éternelle vie, l'union de la foi et de la charité, à laquelle on ne préfère rien, l'union plus importante encore avec Jésus et le Père, car, demeurant en lui, nous repousserons toute tentative du prince de ce monde et nous atteindrons Dieu (3).

Cet amour d'Ignace pour le Christ trouve une expression touchante dans l'emploi de l'adjectif possessif dont il aime à se servir pour parler de Lui. C'est à tout instant, dans ses lettres, que nous trouvons des formules comme celles-ci : Mon Dieu (4) ; Jésus-Christ notre Dieu (5). Certes, de telles formules doivent être entendues dans la plénitude de leur sens, elles expriment clairement la foi du saint évêque et la divinité du Seigneur ; mais il n'est pas défendu d'y voir quelque chose de plus tendre, de plus ému. Pour Ignace, le Christ n'est pas un Dieu lointain et inaccessible. Il n'est même pas seulement le Verbe incarné dont parle le prologue de saint Jean. Tout natu-

(1) Ignace, *Smyrn.*, VIII, 1.
(2) Ignace, *Ephes.*, XV, 3.
(3) Ignace, *Magnes.*, I, 2.
(4) Ignace, *Philadelph.*, VI, 3.
(5) Ignace, *Ephes.*, Inscr. ; XVIII, 2 ; *Rom.*, Inscr. ; III, 3 ; VI, 3.

rellement, l'évêque d'Antioche retrouve pour parler de lui l'exclamation qui, huit jours après la résurrection, avait jeté à ses pieds l'apôtre d'abord incrédule : Mon Seigneur et mon Dieu, s'était écrié Thomas en voyant apparaître celui dont il avait douté, en mettant ses doigts dans les trous de ses plaies. Mon Dieu, dit de même saint Ignace, en songeant à celui qui est sa vie, à celui dont il ne veut jamais être séparé, et que bientôt la mort va lui permettre de rejoindre pour toujours.

Le froment du Christ

Jusqu'à présent, dans l'analyse que nous avons esquissée de la doctrine spirituelle de saint Ignace, nous n'avons pour ainsi dire pas cité l'Épître aux Romains. Cette lettre en effet mérite un traitement spécial. Les autres Épîtres sont déjà profondément émouvantes : écrites par un homme qui est sur le chemin du martyre et qui s'apprête à rendre au Seigneur qu'il adore et qu'il aime le témoignage suprême, elles offrent l'aspect d'un testament. Mais il reste qu'Ignace s'y exprime en évêque : il exhorte, il recommande, il conseille. Il parle avec autorité. Il se fait humble sans doute, et il a bien soin de multiplier les éloges à l'adresse des évêques qui président aux communautés asiates, de prendre ses précautions pour ne pas substituer son autorité à la leur. Les témoignages de vénération qui l'accueillent à chacune des étapes de son voyage suprême, les députations des Églises, que président d'ordinaire les évêques eux-mêmes : tout cela lui donne le droit de donner son avis sur les questions difficiles qui se posent alors et de s'exprimer sans contrainte. Il ne peut pas s'empêcher de laisser éclater ses sentiments intimes, de nous découvrir son âme ardente et claire : ce n'est pas pour cela qu'il écrit.

Tout autre est l'inspiration de la lettre aux Romains. Au moment même où il est tout à la joie de donner au

Maître la preuve décisive de son amour, Ignace est saisi d'une crainte qui le fait trembler. Les fidèles de Rome ne voudront-ils pas intervenir en sa faveur auprès des autorités? ne chercheront-ils pas à lui arracher la vie éternelle qu'il est sur le point de conquérir, sous prétexte de lui rendre la vie de ce monde qui passe? Nous ignorons si les craintes d'Ignace étaient fondées. Il nous suffit de savoir qu'il les a exprimées, de la manière la plus émouvante qui se puisse rêver.

L'Épître aux Romains n'est rien autre chose qu'une supplication : à la grande Église « qui a obtenu miséricorde dans la magnificence du Père Très Haut et de Jésus-Christ, son fils unique, à l'Église aimée et illuminée dans la volonté de celui qui a voulu toutes les choses qui existent, selon l'amour de Jésus-Christ notre Dieu, à l'Église qui préside dans le lieu du pays des Romains, digne de Dieu, digne de convenances, digne de félicitations, digne de louanges, digne de succès, digne de pureté et présidente de la charité, à l'Église qui possède la loi du Christ et le nom du Père, qu'il salue au nom de Jésus-Christ, fils du Père, à ceux qui sont unis selon la chair et l'esprit à tous ses commandements, à ceux qui sont remplis inséparablement de la grâce de Dieu et purs de toute couleur étrangère (1) », le vieil évêque adresse une humble requête. La splendeur même de l'adresse dont nous venons de rappeler les termes annonce, semble-t-il, la vivacité de son désir. Sans doute, aux autres Églises de Dieu, il avait prodigué les nobles épithètes et les éloquentes formules de louange. Il dépasse ici toute mesure, et ceux qui ont étudié ce texte dans les détails y ont vu à juste titre une preuve de la situation privilégiée qu'occupait dès lors l'Église de Rome. Mais il n'est pas interdit de penser aussi qu'Ignace a voulu, par tant d'éloges, flatter ses correspondants et s'emparer de leur bienveillance. Il a un tel besoin de leur protection, non pas pour sauver

(1) Ignace, *Rom.*, Inscrip.

sa vie, mais pour la perdre, non pas pour échapper au supplice, mais pour obtenir la faveur insigne d'y être conduit :

Je ne vous demande qu'une chose, c'est de laisser offrir à Dieu la libation de mon sang, tandis que l'autel est encore prêt; alors, réunis tous en chœur par la charité, vous pourrez tous chanter dans le Christ Jésus un hymne à Dieu le Père, pour avoir daigné faire venir l'évêque de Syrie de l'Orient à l'Occident. Il est bon, en effet, de me cacher du monde en Dieu pour me lever avec lui...

Pour moi, j'écris à toutes les Églises et je leur mande à toutes que je mourrais volontiers si vous ne m'en empêchez pas. Je vous en supplie, ne me témoignez pas une bienveillance intempestive. Laissez-moi être la pâture des bêtes, par lesquelles je pourrai arriver à Dieu. Je suis le froment de Dieu et je suis moulu par la dent des bêtes, pour devenir le pain très pur du Christ. Caressez plutôt les bêtes pour qu'elles soient mon tombeau et ne laissent rien subsister de mon corps, afin que mes funérailles ne soient à charge de personne. Alors je serai un véritable disciple de Jésus-Christ quand le monde ne verra même plus mon corps. Priez le Christ, pour qu'il daigne faire de moi, par la dent des bêtes, une victime pour Dieu...

... Soyez-moi indulgent : je connais ce qui m'est préférable. C'est maintenant que je commence à être un disciple. Qu'aucune créature, visible ou invisible, ne tente par jalousie de me ravir à Jésus-Christ. Feu, croix, corps à corps avec les bêtes, lacérations, écartèlements, dislocations des os, amputation des membres, broiement de tout le corps, que les plus cruelles tortures du diable me soient infligées, pour que je possède enfin Jésus-Christ. Les limites de ce monde ni les royaumes d'ici-bas ne me serviront de rien. Il m'est bon de mourir dans le Christ Jésus, plutôt que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, lui qui est mort pour nous; c'est lui que je veux, lui qui est ressuscité pour nous. Voici le moment où je vais être enfanté. Épargnez-moi, frères : ne m'empêchez pas de vivre; ne me faites pas mourir. Je veux être à Dieu : ne me livrez pas au monde, ni aux séductions de la matière. Laissez-moi m'emparer de la pure lumière :

c'est là que je serai véritablement un homme. Permettez-moi d'imiter la passion de mon Dieu. Si quelqu'un l'a en lui, qu'il comprenne mes désirs, qu'il compatisse, puisqu'il la connaît, à l'angoisse qui me presse...

Si, quand je serai parmi vous, il m'arrive de vous supplier, ne m'écoutez pas ; faites plutôt ce que je vous écris aujourd'hui, car c'est en pleine vie que je vous exprime mon ardent désir de mort. Mes passions ont été crucifiées et il n'y a plus en moi de feu pour la matière. Il n'y a plus qu'une eau vive qui murmure en moi et qui me dit : Viens vers le Père (1).

On ne se lasse pas de transcrire de telles formules et on ne se lasse pas davantage de les relire. Elle sont uniques en leur genre. Devant elles personne ne peut rester indifférent. Avec quelle tendresse passionnée Ignace ne parle-t-il pas du Christ? Plusieurs auteurs, et déjà parmi les anciens, Origène et le pseudo-Denys l'Aréopagite, ont même pensé que lorsqu'il écrit : « Mon amour a été crucifié », il songe au Christ qu'il aime d'une manière si ardente ; et c'est par la vivacité de ses sentiments à l'égard du Seigneur qu'ils expliquent l'emploi d'un mot habituellement réservé pour désigner l'amour sensuel. Cette explication est fausse, car, en ce passage, le vieil évêque se contente de dire que ses passions sont mortes et que, n'étant plus attaché à rien en ce monde, il ne saurait avoir d'autre désir que celui d'aller vers le Christ, ou vers le Père, ce qui est tout un. Mais il importe peu, car ce n'est pas d'un mot que dépend le témoignage de l'amour, et l'Épître aux Romains tout entière nous donne ce témoignage.

Il est vrai qu'on pourrait être tenté de récuser une exaltation telle que celle qui éclate à chaque ligne de notre lettre. Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est un exalté. Ailleurs encore, Ignace exprime avec la même force son désir du martyre. Relisons, entre autres, ce

(1) Ignace, *Rom.*, II, 2 ; IV, 1-2 ; V, 2-3 ; VI ; VII, 2.

passage de l'Épître aux Smyrniotes, où l'évêque d'Antioche exhorte ses correspondants à combattre le docétisme :

> Si c'est seulement en apparence que Notre-Seigneur a fait ces choses, c'est aussi en apparence que je suis lié. Alors pourquoi me suis-je livré moi-même à la mort, par le feu, par le glaive, par les bêtes? Mais être près du glaive, c'est être près de Dieu; être au milieu des bêtes, c'est être avec Dieu, pourvu que ce soit au nom de Jésus-Christ (qu'on souffre). C'est pour m'associer à sa passion que j'endure tout, et c'est lui qui m'en donne la force, lui qui s'est fait parfaitement homme (1).

On se souvient ici des formules de Pascal : Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. Pour le Christ, Ignace est prêt à donner sa vie : que nous faut-il encore?

Il est vrai qu'Ignace a reçu des communications surnaturelles. Il a été introduit dans les mystères célestes. Il écrit aux Tralliens : « Moi-même, bien que je sois prisonnier du Christ et que je puisse contempler les choses du ciel et les hiérarchies angéliques et les phalanges des principautés, les choses visibles et invisibles, je ne suis pas encore pour cela un vrai disciple (2). » En terminant sa lettre aux Éphésiens, il leur dit : « Si vos prières m'obtiennent de Jésus-Christ cette grâce, et si c'est sa volonté, je poursuivrai, dans le second petit écrit que j'ai l'intention de vous adresser, l'explication que j'ai commencée du plan divin relatif à l'homme nouveau, Jésus-Christ, surtout si le Seigneur me révèle quelque chose (3). » Il a une certitude absolue de recevoir du Seigneur des révélations qui garantissent ses propres sentiments ou ses propres paroles : il écrit ainsi aux Philadelphiens : « Il y en a qui ont voulu tromper l'homme de chair que je suis, mais on ne trompe

(1) Ignace, *Smyrn.*, IV, 2.
(2) Ignace, *Trall.*, V, 2.
(3) Ignace, *Ephes.*, XX, 1.

pas l'Esprit : il vient de Dieu; on m'a soupçonné d'avoir parlé comme j'ai fait, parce que j'aurais été prévenu du schisme qui se préparait; mais je prends à témoin celui pour qui je suis enchaîné, que je n'avais rien appris de la chair ni des hommes. C'est l'Esprit qui disait bien haut : Ne faites rien en dehors de l'évêque (1). » Bien d'autres martyrs ont, comme saint Ignace, reçu des grâces semblables : si l'évêque d'Antioche a obtenu du Seigneur la révélation de choses secrètes, en quoi son témoignage serait-il moins digne de foi?

D'ailleurs lorsque nous lisons les pages enflammées de l'Épître aux Romains que nous transcrivions tout à l'heure, qu'y trouvons-nous que nous n'éprouvions nous-mêmes, du moins aux heures les meilleures et les plus ferventes de notre vie spirituelle! Comme Ignace, sinon avec le même enthousiasme, nous disons que le Christ est notre vie, que tous les royaumes du monde et leur gloire ne sont rien en comparaison de l'amour de Jésus-Christ. Depuis les temps lointains où l'évêque d'Antioche laissait son amour s'exprimer en formules passionnées, tous les fidèles ont tenu le même langage. Les mots ont pu varier, car les âmes sont diverses, et aussi les circonstances. Mais les sentiments n'ont pas changé. Ce qu'il ne faut pas oublier, et ce qui rend particulièrement éloquentes les paroles d'Ignace, c'est qu'elles ont été écrites sur le chemin du martyre; plus encore, c'est qu'elles ont été écrites pour hâter, s'il était possible, le moment bienheureux où le serviteur serait à jamais réuni à son Maître.

« Je suis le froment de Dieu », déclare Ignace. Chacun des fidèles peut reprendre pour lui cette formule, en faire la devise de sa vie. Être le froment du Christ : se laisser absorber, diviser, déchirer, broyer, par toutes sortes d'occupations au service du Seigneur; ne plus s'appartenir, ne pas se posséder; peut-être même, dans le tumulte incessant et l'agitation de la vie contemporaine, ne pas trou-

(1) Ignace, *Philadelph.*, VII.

ver le moyen de se recueillir, sinon aux premiers instants de la matinée, aux dernières minutes du soir, pour faire une trop brève oraison, un examen de prévoyance et un examen de conscience; et alors se répéter à soi-même la vieille formule crucifiante de l'évêque martyr : Je suis le froment de Dieu! On voudrait parfois s'arrêter, se reposer, trouver le temps de se reprendre ou de se recueillir. Et il faut aller de droite et de gauche, sans trêve, se donner à celui-ci et à celui-là; être littéralement moulu sous la dent des bêtes. Quelle formule de vie!

Ou bien encore, être le froment du Christ, c'est-à-dire être broyé par les tentations, par les épreuves, par les inquiétudes, par les angoisses. Marcher soi-même dans la nuit obscure, tout en s'efforçant de répandre la lumière autour de soi. Être tenté par le démon du découragement; sentir sans cesse l'idéal reculer au fur et à mesure qu'on étend la main pour le saisir, et pourtant savoir garder intact son enthousiasme et la jeunesse de son âme. Être l'objet de l'ingratitude ou du mépris de la part de ceux-là mêmes pour qui l'on se dévoue et que l'on aime incomparablement plus que son âme. Pourquoi pas, après tout, si tel est pour nous le moyen de devenir le pain très pur du Christ?

Si nous aimons vraiment le Seigneur, rien ne saurait nous effrayer. C'est une voix très douce, semblable à un courant d'eau limpide, qui murmure au dedans d'Ignace l'appel suprême : Viens vers le Père. N'entendons-nous pas aussi la même voix, lorsque, toutes nos passions ayant été crucifiées, il n'y a plus en nous de désir matériel ni d'attache aux biens de ce monde? Arrivés, comme le saint martyr, au terme du renoncement, ayant tout laissé pour mieux suivre le Christ et pour répondre à son appel, nous n'avons plus d'autre ambition que celle de quitter ce monde et de rejoindre le Père. Saint Paul avait exprimé déjà les mêmes pensées, lorsqu'il manifestait son désir d'être dissous et de vivre avec le Christ. Ces désirs ne remplissent-ils pas l'âme de tous les vrais chrétiens?

On éprouve quelque peine à interrompre des commentaires qu'il serait si facile de continuer presque à l'infini. Il le faut pourtant, et d'autant plus que tout essai d'interprétation risque d'affaiblir la puissance unique des lettres de saint Ignace.

Mieux vaut, simplement, reprendre ces épîtres elles-mêmes et en relire le texte. Par elles, nous sommes mis en rapports intimes avec une des âmes les plus profondément chrétiennes qu'il soit possible de rencontrer. La doctrine que nous enseigne le vieil évêque est simple : elle se résume en ce précepte, vivre avec le Christ. Mais cette doctrine s'exprime en termes si enthousiastes que nous sommes conquis par elle. Celui qui nous l'enseigne est-il vraiment mort à l'aube du second siècle? ou bien n'allons-nous pas le voir surgir devant nous pour nous annoncer l'Évangile toujours nouveau de l'amour du Seigneur?

(*A suivre.*)

GUSTAVE BARDY.

La vie intérieure de Mère Marie de Jésus

Quand on lit la vie et les lettres de la vénérée fondatrice des Filles du Cœur de Jésus (1), ce qui frappe d'emblée et toujours, c'est son amour de Notre-Seigneur, son désir du salut des âmes, et l'union intime des vertus en apparence contraires : prudence et simplicité, force et douceur, humilité et magnanimité. On voit ici que ces vertus sont connexes avec la charité, qui les anime, les vivifie et les fait grandir avec elle.

On sent en particulier que l'humilité de cette sainte religieuse, comme la racine de l'arbre, s'enfonce d'autant plus profondément dans le sol, que sa charité s'élève plus haut vers le ciel. En lisant ses lettres on voit aussi de plus en plus son activité personnelle s'effacer devant celle de Dieu; sa docilité aux inspirations du Saint-Esprit nous montre en elle l'influence chaque jour plus vive des dons d'intelligence et de sagesse, en particulier pour lui faire pénétrer et goûter toujours plus profondément le sacrifice de la Croix perpétué en substance en celui de la Messe, et pour lui faire entendre comment nous devons unir notre oblation personnelle à l'oblation intérieure toujours vivante au cœur du Christ « qui ne cesse d'intercéder pour nous » (Hébr., VII, 25).

Recueillons dans ses lettres ce qui montre comme les

(1) *La Mère Marie de Jésus* (Marie Deluil-Martigny), par l'abbé L. Laplace, chez Witte, Lyon 5e éd.
Lettres de la Mère Marie de Jésus Deluil-Martigny, chez Lethielleux. 4e éd.

degrés de son ascension, en particulier ce qui concerne l'oraison, les vertus et l'union à l'oblation de Notre-Seigneur à la sainte messe.

*
* *

L'oraison contemplative

On voit nettement en cette âme comment la connaissance de Dieu grandit avec celle que nous devons avoir de notre pauvreté et de notre indigence; ces deux connaissances apparaissent bien ici, selon la formule de sainte Catherine de Sienne, comme le point le plus bas et le point le plus élevé d'un cercle qui grandirait toujours. C'est la contemplation d'où dérive une union chaque jour plus intime avec Dieu.

A l'âge de vingt-cinq ans elle écrit, le 10 septembre 1867 :

> Rendez grâces à Notre-Seigneur pour moi. Le bon Maître et le Père me poussent à la vie d'union, de silence et de solitude, au milieu de l'action obligée de ma position actuelle; au dehors, à l'humilité et à la douceur dans mes rapports avec le prochain.
>
> Dans mes rapports avec Dieu — prières, méditations — la passivité remplace peu à peu l'action propre. Notre-Seigneur y travaille fortement en moi. Notre-Seigneur est *bon*. Il n'y a qu'à s'anéantir (1).

Le 24 février 1868 :

> Notre-Seigneur m'a bien gâtée, hier, et j'espère de sa bonté infinie qu'il va me rendre un peu plus sage et enfin totalement fidèle à sa grâce... Il me donne un désir inexprimable de sa gloire, et de la dilatation de son règne d'amour. Que ce bon Maître nous emploie ou nous immole, *amen*, pourvu qu'il se glorifie, soit en notre vie,

(1) *Lettres*, p. 46.

soit en notre mort!... Notre-Seigneur veut de votre pauvre enfant cette vie *d'union intime* qui fait les délices de l'adorable et miséricordieux Cœur du Maître; cet amour sans réserve, qui se prouve sans cesse par une multitude de petits sacrifices..., cette fidélité totale à la grâce, qui place sans interruption l'âme sous l'action divine, et qui remplace par le vouloir de Dieu tout vouloir propre (1).

Un peu plus loin :

Je vois très bien quelle vie Jésus voudrait que je mène : Ne pas quitter du cœur le Tabernacle (2).

Le 6 juin 1870 :

Mon attrait, le poids de cette pauvre âme, va de plus en plus vers le silence, et la vie totalement retirée. L'appel de Notre-Seigneur m'y jette encore plus fortement (3).

Le 13 août 1870 :

L'immolation est la meilleure manière d'aimer les âmes... Notre-Seigneur me donne de plus en plus dans la partie supérieure de l'âme le dégoût des consolations extérieures; ce n'est pas ma voie : Jésus seul, voilà ma route (4).

En avril 1871, elle écrit à Mgr Van den Berghe ces lignes profondes (5) :

Votre sentiment sur la voie d'abandon total, de renoncement à l'esprit et à l'action propre pour laisser Dieu agir et opérer divinement dans l'âme, m'a tout à fait ravie...

Jusqu'à présent, on a eu grand'peur des voies d'abandon, parce que les sommets de la vérité sont souvent séparés

(1) *Lettres*, p. 61.
(2) *Ibid.*, p. 68.
(3) *Ibid.*, p. 85.
(4) *Ibid.*, p. 86.
(5) *Ibid.*, p. 117.

de l'erreur par un je ne sais quoi qui paraît une nuance seulement à la faiblesse de l'esprit humain, comme les cimes élevées des montagnes nous semblent toucher aux nuages. Or, après les bruyantes querelles sur le quiétisme, tout ce qui parlait d'abandon semblait ressusciter une erreur condamnée. Le jour commence à se faire sur ces questions, et le bel ouvrage de *l'Abandon à la Providence divine* du P. de Caussade, réédité par les soins du P. Ramière, n'a pas peu contribué à remettre en honneur des principes qui n'ont rien de commun avec l'erreur qui a été condamnée. Pour qui voit de près un certain nombre d'âmes, il est à remarquer que toutes les âmes de choix sont poussées en ce sens : l'abandon. Mourir et laisser vivre Jésus; le laisser tellement Maître, se fondre tellement en Lui, qu'il agisse librement en nous et qu'il y aime, y adore, y glorifie son Père des cieux comme il le désire... C'est comme une *communion perpétuelle*, continuant en quelque sorte, mais *mystiquement*, dans l'âme, cette union, que la communion sacramentelle y opère réellement. C'est quelque chose de l'éternel *Amen* du ciel.

Toutes les âmes ainsi pleinement données deviennent des âmes victimes... C'est que Jésus s'unit à ces âmes pour les immoler avec lui... C'est pour cela, sans doute, que ces âmes ont un attrait tout spécial pour l'offrande continuelle de Jésus à son Père, pour l'union au grand Sacrifice Eucharistique. Jésus-Christ descend à toute heure vers le monde... et il entraîne avec lui, dans le sein de son Père, les âmes qui sont toutes à Lui, les offrant immolées avec Lui.

C'est là l'idée centrale de Mère Marie de Jésus ; elle ne cesse d'y revenir, dans une contemplation que les anciens appelaient la contemplation circulaire, parce qu'elle revient constamment sur la même vérité, pour en saisir tous les aspects, comme l'aigle décrit souvent le même cercle au plus haut des airs, en perdant son regard dans l'azur du ciel.

Cette contemplation se porte constamment du Sacrifice de la Croix à celui de la Messe, comme du centre lumineux à son rayonnement, pour revenir vers ce centre

béni, en pénétrant et goûtant toujours davantage sa fécondité sans limite.

On le voit bien dans une lettre du 5 juillet 1873 (1) :

O amour de ce Cœur divin qui a tant aimé et qui s'est épuisé jusqu'à se consumer pour témoigner son amour! Laissez-moi ajouter : O divines douleurs de ce Cœur qui a tant souffert! qui s'est plongé dans l'agonie, jusqu'à en faire l'inséparable compagne de chacun de ses battements sur la terre, qui s'est laissé percer et a donné jusqu'aux dernières gouttes de son sang, dans la mort même, et qui est resté ouvert pour que nous lisions en lui, à la fois, son amour et son martyre!...

Pour nous, mon Père, voyons les extrémités et les profondeurs secrètes de cet amour, pénétrons par la blessure sanglante, et plongeons-nous dans cet océan de divine amertume dont elle est l'entrée. Là compatissons; aimons en partageant la douleur, en réparant ce qui a accumulé ces flots amers; aimons l'amour qui se donne, qui se sacrifie, qui s'immole. Il a tant aimé, aimons-le. Il a tant souffert, et il a encore soif, mon Père, soif de nos propres souffrances, pour la gloire de son Père et le salut des âmes; à toute heure il s'offre à l'Autel, Victime Eucharistique, et là, il attend les victimes sanglantes, nos âmes, pour les emporter avec Lui, les offrir et les immoler dans le même sacrifice...

Pardonnez-moi de vous écrire ainsi : je ne suis rien et vous êtes Prêtre; mais précisément parce que vous montez à l'Autel, laissez une pauvre misérable vous souhaiter d'avoir de plus en plus un cœur de Victime uni à des mains de Sacrificateur; et vous demander humblement de m'offrir chaque jour et d'enfoncer mon âme dans le calice du Sang de Jésus.

C'est là vraiment la pénétration du don d'intelligence; c'est le sens profond du Sacrifice de la Croix, perpétué en substance, d'une façon sacramentelle, en celui de la Messe, où Jésus ne cesse de s'offrir : « *Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce*

(1) *Lettres*, p. 124.

obtulit, sola offerendi ratione diversa », comme le dit le Concile de Trente, sess. 22, c. 2. Cette âme contemplative non seulement pénétrait le mystère de la Messe, mais elle goûtait sa valeur infinie, par cette connaissance savoureuse du don de sagesse, uni au don de piété, et trouvait en cette contemplation infuse une union chaque jour plus intime avec son bien-aimé Sauveur. Sa prière pour les pécheurs était alors profonde comme sa contemplation et son amour.

A un prêtre qui l'avait comprise, elle écrivait encore le 16 juillet 1873 (1) :

> J'ai trouvé, une fois de plus, des mains de Prêtre par lesquelles mon âme peut offrir plus spécialement l'Agneau divin en sacrifice... Que puis-je avoir, moi? Un indigne et misérable cœur de victime. Peu importe, mon Père, il ne vaut rien, c'est vrai; mais emportez-le dans le sacrifice à l'autel; noyez-le dans le sang de Jésus-Christ; perdez-le dans le cœur du divin Prêtre..., afin qu'engloutie dans cet holocauste, mon âme puisse jouir des beautés sublimes du sacrifice et voir de sa faible vue cet admirable élan de Jésus-Christ vers son Père auquel il s'offre, et cet élan souverain du Père céleste vers son Fils qui lui est offert, et l'ineffable transport d'amour de leur embrassement dans le Saint-Esprit... Pardonnez-moi, quand ces flots-là montent trop pressés à mon âme, ils la brûlent : c'est rare, mais aujourd'hui il faut bien que je les laisse un peu déborder.

C'est là vraiment la contemplation infuse, qui va incessamment de la Croix à l'Eucharistie et qui remonte vers le mystère de la sainte Trinité, pour se perdre en lui, par une union chaque jour plus pure et plus forte.

Après ces élans de foi et d'amour, elle écrit pourtant à la fin de la même lettre :

> Ma vie ordinaire, c'est d'être *pleinement à froid*; mais si en une année il y a du feu à l'âme un jour, il dévore.

(1) *Lettres*, p. 127.

Patience. Il y aura assez de glaçons pour l'amortir, et l'âme n'est pas une petite victime, si elle ne vit pas à Gethsémani (1).

***

Sur l'oraison, Mère Marie de Jésus écrit à l'une de ses filles, âme déjà avancée, le 3 avril 1882, ces lignes profondément vécues (2) :

Il n'y a point de sujet d'oraison *nécessaire*; il n'y a qu'à se laisser emporter au courant de l'Esprit de Dieu. Toutes les oraisons ou plutôt méditations, ou contemplations sur l'humilité ou l'abandon, faites avec nos petits efforts personnels, valent-elles cette nourriture secrète que Dieu fait couler dans l'âme pendant ces moments d'union où Lui-même fait notre oraison? Cette nourriture nous transforme en Lui, pour ainsi dire : n'y trouverons-nous pas l'humilité, l'abandon et tout le reste? Tout est dans l'action divine : les meilleurs prétextes pour échapper à cette action et lui substituer la nôtre, ne valent rien; ils nous arrachent à cette union intime par laquelle l'âme adhère à Dieu en foi.

Cette description fait penser à ce que dit saint Jean de la Croix dans la *Nuit obscure*, l. I, ch. 14 : « Les progressants ou avancés se trouvent dans la voie illuminative; c'est là que Dieu nourrit et fortifie l'âme par *contemplation infuse*. »

Elle ajoute dans la même lettre :

Beaucoup aimer vaut mieux que beaucoup lire. L'onction d'amour enseigne toutes choses. Et savoir sans beaucoup aimer, c'est alimenter l'amour-propre ou tout au moins la vie propre et basse de l'âme, que Dieu s'efforce d'ensevelir dans la mort mystique.

Inutile de souligner la vérité profonde de ces lignes qui font connaître une grande contemplative.

(1) *Lettres*, p. 130.
(2) *Ibid.*, p. 207.

*
* *

Les vertus solides et la fidélité a la grace, a l'exemple de Marie

Cette grande religieuse ne néglige certes pas les vertus, seulement elle sait par expérience qu'il ne s'agit pas d'aider la grâce divine, mais de lui être fidèle en se livrant à l'action de Dieu. Elle écrit en ce sens à une de ses enfants, le 5 février 1883 (1) :

Je vois avec bonheur combien Jésus vous pousse aux vertus solides, par une voie où les chances d'erreur et d'illusions sont bien plus rares que par d'autres voies. Vous le sentez à merveille ; il ne s'agit pas pour vous d'aider par votre action à la grâce divine : il s'agit de vous livrer, de vous abandonner pleinement à *l'action divine* ; c'est ce que vous faites à la mesure de vos petites capacités spirituelles, mais bien entièrement par le cœur, le fond de l'âme et la volonté. Et comme vous le dites fort bien : « *Jésus fera Lui-même* toutes ces choses difficiles qu'il demande. » Vous voudriez les faire que vous ne pourriez pas ; Lui seul le peut. Et voilà la grande sûreté de ces voies solides de renoncement et d'abandon. Restez donc en paix dans votre attrait d'intime *union* à Jésus ; dans cette *attente* patiente, confiante et pleine d'amour... Comptez absolument sur votre Jésus ; il peut tout ce qui paraît difficile et impossible à la pauvre nature, et il se charge de *tout* dans l'âme humble et abandonnée à sa divine action.

Le 13 mai 1874, elle écrit encore à une de ses filles :

En haut les cœurs ! Le Bien-Aimé s'en va jouir de son ciel ; suivons-le et ne le quittons plus... ; allons habiter là-haut avec Lui. Le cœur au ciel par ses affections, au Calvaire par ses souffrances ; l'âme en haut par ses désirs, sur l'Autel par son perpétuel sacrifice... Enfant, voilà la voie que Jésus nous trace. Ah ! jetez-vous-y avec générosité.

(1) *Lettres*, p. 220.

Aujourd'hui il vous cède sa place ici-bas; il part pour jouir; une moitié de nous-mêmes le suit, et l'autre moitié reste sur la terre pour souffrir à sa place (1).

*
* *

Mère Marie de Jésus connaît par une foi profonde et par expérience l'infaillible efficacité de la prière humble, confiante, persévérante, par laquelle nous demandons pour nous ce qui est nécessaire ou utile à notre salut et à notre véritable avancement spirituel. Mais elle sait aussi une chose, qu'elle note dans une lettre du 3 avril 1882 (2) :

> Chaque fois qu'une âme que Dieu veut purifier désire vivement quelque chose, Dieu le lui donne d'une tout autre manière qu'elle ne l'a prévu et ne lui montre guère sa divine ruse que vers la fin de l'épreuve. Ainsi tout est parfait, toutes les exigences de l'amour, de la libéralité divine et de l'immolation de l'âme sont satisfaites.

La prière de Mère Marie de Jésus pour les âmes se fait de plus en plus suppliante en s'unissant au sacrifice. Elle écrit le 10 novembre 1882 (3) :

> L'amour d'une Épouse de Jésus, quelque indigne qu'elle soit, ne peut pas reculer devant l'immolation et les dévouements de la maternité spirituelle, quand l'Époux céleste lui fait l'honneur et la grâce de l'y appeler! Elle n'est associée au sacrifice de son divin Époux que pour en arriver là; elle n'est réellement associée au sacrifice de son Jésus que lorsqu'elle en est arrivée là.

Son modèle ici surtout c'était Marie, comme elle dit admirablement dans une lettre du 29 septembre 1883 (4),

(1) *Lettres*, p. 233.
(2) *Lettres*, p. 207.
(3) *Lettres*, p. 216.
(4) *Lettres*, p. 408.

écrite après une encyclique de Léon XIII sur le Rosaire :

> En méditant avec plus de piété que jamais les mystères du saint Rosaire, et en en récitant les prières, nous accomplirons une des saintes œuvres de notre vocation. La dernière partie de la vie de Marie que nous honorons tout spécialement, et que nous nous efforçons d'imiter en ce qui nous est possible, a été toute occupée du double sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son propre dévouement à l'Église. Or le premier sacrifice de Notre-Seigneur c'est le sacrifice sanglant du Calvaire (prépare par toute sa vie)... Le deuxième est le sacrifice eucharistique, mémorial sacré du premier. Aux pieds de Jésus-Hostie, Marie vivait de ses souvenirs et de son amour : ayant conservé précieusement dans son âme toutes ces choses, les moindres détails de tous ces divins mystères. Elle les repassait et les méditait sans cesse dans son cœur. Elle revoyait tout, elle s'unissait à tout, elle offrait tout, elle louait, elle gémissait, elle réparait, elle se fondait d'amour et de douleur... Nous l'imiterons et, en invoquant Marie,... nous lui demanderons d'intervenir en notre faveur et de parler à Dieu pour empêcher la ruine de son peuple.

Voilà bien la grande manière de comprendre le Rosaire, qui est une école de contemplation à la fois élevée et pratique, d'un saint réalisme véritablement fécond.

*
* *

L'union a l'oblation de Notre-Seigneur a la sainte messe

On ne se lasserait pas de recueillir dans les écrits de Mère Marie de Jésus ce qu'elle dit de l'oblation quotidienne par laquelle nous devrions nous unir à l'oblation toujours vivante au Cœur de Jésus prêtre principal du Sacrifice de la Messe :

> O royal sacerdoce de tous les chrétiens !... Je n'en ai pas même saisi une ombre, et encore il m'est impossible

d'exprimer ce que j'en ai saisi... C'est l'esprit sacerdotal, continuelle oblation de Jésus immolé, continuelle oblation de soi-même... Car qu'est-ce donc que Jésus-Christ est venu faire? Donner à la terre coupable, impuissante à payer la dette de sa faute envers Dieu, une victime d'un prix infini, un adorateur aussi grand que Dieu même. — Pourquoi donc les hommes n'élèvent-ils pas sans cesse vers le ciel, par une oblation continuelle et tout intérieure, cette hostie infinie d'amour, de louange, d'action de grâces, de réparation, d'impétration? Pourquoi offrent-ils si souvent à Dieu leurs actes propres, sans les perdre d'abord en Jésus-Christ, et sans les offrir avec Jésus-Christ? (1)

Notre-Seigneur semblait avoir fait un autel en cette âme qui ne cessait de s'offrir avec Lui :

O Jésus, disait-elle (2), recevez-moi maintenant des mains de la Très Sainte Vierge, et offrez-moi avec vous, immolez-moi avec vous. Je m'offre à vous par Elle, afin que vous m'unissiez à votre incessante immolation et que vous contentiez sur moi, en moi, par moi, le désir brûlant que vous avez de souffrir pour la gloire de votre Père, le salut des âmes et spécialement la perfection de vos prêtres et de vos âmes choisies... Agréez-moi et acceptez-moi, je vous en supplie, malgré l'excès de mon indignité et de mon impuissance. Je regarderai toutes les croix, toutes les souffrances et toutes les répugnances que votre Providence me destine et m'enverra, comme autant de gages qui m'assureront que vous avez accepté mon humble offrande. D'avance je vous les donne toutes dans cette intention de conformité et d'union à votre divine immolation sur nos autels. Amen.

Cette oblation allait fort loin; elle la renouvellera en mourant frappée par un misérable anarchiste et en lui pardonnant. Cette offrande, don parfait et incessant de soi-même, naissait de la contemplation que Dieu lui donnait de la vie de l'Église au milieu des obstacles

(1) *Vie*, p. 191.
(2) *Vie*, p. 166.

qu'elle rencontre. Elle a pu écrire à ses enfants :

> Quand j'ai vu la haine du monde pour le Dieu qui est amour,... quand j'ai vu l'armée de Satan dévaster le champ des âmes pour lesquelles mon Maître a versé son sang, mon cœur s'est fondu comme la cire au dedans de moi-même, et comme *l'amour désire faire plus qu'il ne peut et qu'il croit que tout lui est possible et permis* (1), j'ai osé demander au divin Amour de se former une petite légion... d'hosties vivantes, dans lesquelles il achève en quelque sorte sa Passion et dont il dispose selon son bon plaisir, dans l'intérêt de sa gloire (2).

La vénérée Fondatrice aimait à dire que toute l'histoire de l'humanité se résume dans le calice de Gethsémani, celui de toutes les iniquités, et dans le calice du précieux sang, qui sont comme les deux plateaux de la balance du bien et du mal. Et elle offrait souvent à Dieu le précieux sang.

Son cœur était plein de ces grandes choses qui sont l'oblation, l'immolation, la communion.

S. S. Pie XI rappelait dernièrement aux fidèles, pour la clôture du Jubilé de la Rédemption, qu'il convient hautement de rendre grâces à Notre-Seigneur pour la double institution de l'Eucharistie et du sacerdoce, qui doivent perpétuer en substance le Sacrifice de la Croix jusqu'à la fin des temps. Mère Marie de Jésus écrivait de même :

> La pensée de l'union de l'Eucharistie et du sacerdoce m'est venue avec assez de lumière. Jésus-Christ les a fait jaillir, à la fois, de son cœur, ces deux dons de l'Eucharistie et du sacerdoce; que serait le sacerdoce sans l'Eucharistie? L'Eucharistie est le sacrifice, et le sacerdoce est la tribu des sacrificateurs. Que ferait le prêtre sans l'Eucharistie? Le ministère principal du prêtre n'est-il pas d'offrir le sacrifice? (3)

(1) *Imit. Christ*, l. III, c 5.
(2) *Lettres*, p. 341.
(3) *La Sainte Messe et les écrits de la servante de Dieu, Mère Marie de Jésus*, par le R.P. Dom Eugène Vandeur, O.S B , 1913, p. 59.

Tous les matins Mère Marie de Jésus donnait d'avance à Notre-Seigneur chaque battement de son cœur. Elle appelait Jésus en son âme, où elle priait la sainte Vierge de lui faire un autel avec son Cœur immaculé.

*
* *

Une pareille oblation devait entraîner bien des souffrances intimes, inhérentes à toute fondation religieuse, mais l'amour de Dieu, qui les lui faisait supporter, s'exprimait alors par la prière du zèle :

> Des âmes ! des âmes ! Je n'en ai point assez pour votre gloire, telle que je la rêve. Donnez-les-moi nombreuses, grandes, généreuses, sublimes !... Souffrir, mourir, qu'importe, pourvu que vous régniez ?... Et si ma nature s'exaspère devant la souffrance et la lutte, que vous importe, à vous qui l'avez faite, et qui la savez faible et infirme ? Ne voyez que mon cœur qui est fou de votre pur amour et de votre gloire, et qui veut votre règne à tout prix (1).

Parlant des âmes victimes, immolées avec Notre-Seigneur, la vénérée Fondatrice disait :

> Des yeux de l'âme il me semblait voir le Père céleste se penchant vers une réunion de ces âmes pour chercher sur la terre son Fils bien-aimé. Le prêtre élevait vers le Père céleste son Fils-Hostie, Soleil étincelant de la lumière divine ; et toutes ces âmes prosternées reflétaient avec un éclat incomparable ce divin Soleil, comme de splendides miroirs. Le Père y voyait son Fils mille fois répété, et il s'élançait à la fois vers ces miroirs fidèles, avec la divine profusion de son amour et de ses complaisances (2).

L'attrait spécial de cette sainte âme était la gloire de Dieu par Jésus-Christ. Elle ne vivait que d'un désir qui

(1) *Vie*, p. 346.
(2) *La Sainte Messe et les écrits de la servante de Dieu, Mère Marie de Jésus*, p. 99.

la brûlait : que le Cœur du Maître soit connu et aimé.

Elle aimait à se rappeler cette parole du Sauveur à sainte Catherine de Sienne : « Occupe-toi de mes intérêts, je prendrai soin des tiens. » — « Qui donc, écrivait-elle, pense directement à Jésus? Qui l'a, lui, pour pensée fixe? Oh! qu'il y en a peu, et que je voudrais en être! (1) »

O Dieu-Amour, votre cœur est cette source d'eau vive dont nous avons soif! Voici nos cœurs qui viennent à vous avec une ardeur qui fait à la fois leur bonheur et leur supplice. Nous vous conjurons d'éteindre, avec le sang et l'eau qui coulent de votre cœur, cette soif dont nous brûlons (2).

Le Seigneur lui répondit un jour, dans l'église de Saint-Giniez :

Tu n'as qu'à t'anéantir. Tu n'es qu'une misérable écorce, sous laquelle je me cache, j'ai toujours aimé les apparences viles et méprisables. — Je ne suis pas connu, je ne suis pas aimé... Je suis un trésor qui n'est pas apprécié. Je veux me faire des âmes qui me comprennent. — Je suis un torrent qui veut déborder et dont on ne peut plus retenir les eaux! Je veux me faire des âmes qui les reçoivent! Je veux me faire des coupes pour les remplir des eaux de mon amour... Je ferai des prodiges! Rien ne m'arrêtera... Je me ferai des victimes pour payer ces prodiges. J'ai soif de cœurs qui m'apprécient et qui me fassent remplir le but pour lequel je suis là!... Je veux répandre toutes les grâces qui ont été refusées. Sais-tu ce que c'est qu'*adorer*? Je suis le seul qui adore réellement! Je suis la Beauté souveraine (3).

C'est sous cette grâce de contemplation reçue lorsqu'elle était encore dans le monde, que Marie Deluil Martigny écrivait en 1868 :

Il faut que ma vie soit une ébauche de celles que Dieu prépare à ses choisies. N'avoir qu'un amour : Jésus! Qu'un

(1) *Vie*, p. 189.
(2) *Lettres*, p. 371.
(3) *Vie*, p. 134.

désir : Lui plaire et ne plaire qu'à Lui ! Me détruire pour qu'il vive en moi !... Ne plus mettre de bornes à l'amour ! Désespérer de moi et tout attendre de Lui.

Sa vie a été la réalisation toujours plus vraie de ce saint désir.

Elle aimait à dire, en se rappelant ces grâces, que Notre-Seigneur lui avait donné une pensée qui pourrait suffire à ravir un cœur pendant l'éternité (1).

***

Parmi les dépositions faites au Procès de béatification, nous recueillons avec joie les suivantes :

Son attitude à la chapelle était très digne, profondément recueillie. Elle était comme transfigurée après la sainte communion.

Sans préjudice pour ses autres devoirs, la Servante de Dieu passait de longues heures en adoration devant le Saint-Sacrement dans une attitude si recueillie qu'elle faisait penser aux anges.

La voir au chœur était une exhortation pour ses filles, tant elle paraissait unie à Dieu.

Décrivant l'impression de grâce qu'elle éprouva en assistant au service célébré à la gloire des martyrs de la Commune, elle dit : « J'ai éprouvé certain désir d'être sacrifiée comme ces saints prêtres. Pourvu que Notre-Seigneur me donne sa grâce, je m'offre à tout ce qu'Il voudra, même à cette mort-là. »

Le Cardinal Dechamps, qui fut le conseiller et le guide de la vénérée Fondatrice, disait volontiers qu'il avait la plus entière confiance dans l'esprit qui l'animait, parce que c'était une personne raisonnable, sérieuse, docile, obéissante, ne s'abandonnant point aux ardeurs d'une dévotion de sentiment. Elle savait en effet admirable-

(1) *Pensées*, p. 27.

ment distinguer ce qui n'est qu'élan de sensibilité et ce qui, dans l'aridité comme dans la consolation, vient de Dieu pour nous porter à un amour spirituel et surnaturel toujours plus généreux, plus pur et plus fort.

Comme nous le disions en commençant, ce qui frappe en cette âme éminemment contemplative, c'est la vive flamme de l'amour de Dieu et des âmes, unie aux vertus de prudence et de simplicité, de force et de douceur, à une humilité chaque jour plus profonde. C'est ce qui la rendait de plus en plus docile aux inspirations spéciales de l'Esprit-Saint, et l'on ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer en elle, ou la pénétration qu'elle a du mystère de l'Incarnation rédemptrice et de l'oblation toujours vivante au Cœur du Christ, ou la sagesse, qui lui fait voir en Dieu toutes choses, surtout celles de la vie de l'Église, ou l'élan de piété, de ferveur surnaturelle, qui fait de sa vie une oblation incessante en union avec celle de Notre-Seigneur et de Marie.

Les écrits de la vénérée Fondatrice ont fait déjà un très grand bien, ils ont révélé les profondeurs du sacrifice eucharistique à bien des âmes, on ne peut les lire sans se sentir plus près de Jésus, prêtre et victime. Ils nous donnent la plus nécessaire et la plus fructueuse de toutes les connaissances, celle de l'amour immense que Jésus a toujours pour nous.

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Jérôme Gratien de la Mère de Dieu

La vraie doctrine de l' « aniquilación » [1]

En ces six fins [de l'esprit], à leur degré suprême, est incluse une parfaite « annihilation ». C'est ainsi qu'appellent les auteurs spirituels la disposition ultime à cette fin, car, au dire des philosophes, quand une chose nouvelle s'engendre, une autre se détruit : *generatio unius est corruptio alterius*. Ainsi quand le feu s'allume qui est la parfaite chaleur, tout le froid, son contraire, s'anéantit et disparaît.

Pour n'avoir pas toujours bien compris la nature de cette « annihilation », des spirituels sont tombés en bien des méprises : il convient donc d'expliquer ce qu'elle est.

Son nom d'abord. On l'appelle « annihilation » parce que l'âme arrive par elle à détruire et anéantir tout ce qui met en elle obstacle au bon esprit. C'est ainsi que quelques auteurs entendent ces paroles de Job : *Appendit terram super nihilum* (2) : Dieu établit la terre (de la perfection) sur l' « annihilation » totale. On la nomme aussi

(1) *Dilucidario*, I^re^ partie, ch. XIX. — De l'annihilation totale et de ses différents noms; comment elle se trouve dans les six fins de l'esprit; des chemins par lesquels on l'atteint et on arrive à ces six fins.

(2) Job, XXVI, 7.

vaciamiento, *evacuación*, et *deshacimiento* (1), expliquant ainsi ce mot de saint Paul : *Exinanivit semetipsum*, etc., *propter quod Deus exaltavit illum* (2) : Le Christ s'est anéanti, c'est pourquoi Dieu l'a élevé et exalté. Il est dit aussi qu'à la création du monde : *Terra erat inanis et vacua, et tenebrae erant super faciem abyssi* (3)... Parce que la terre était vide et remplie de ténèbres, Dieu l'orna de plantes et d'animaux. De la même manière, si l'âme veut que Dieu crée en elle les six fins de la pureté, de la lumière, de l'amour, de l'union, de la quiétude et de la vie, il convient que premièrement elle opère en elle cette « annihilation » ; qui désire le feu doit rejeter le froid de son cœur; qui veut remplir de miel sa conscience, qu'il la vide de toute son amertume.

Cette « annihilation » totale prend un nom différent en chacune des six fins. Dans la pureté élevée l' « annihilation » de toutes les fautes s'appelle innocence, parce que l'âme redevient semblable à un enfant récemment baptisé en qui ne demeure aucune tache. On comprend ainsi cette parole du psaume : *Quis ascendet in montem Domini? aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde* (4) : Qui montera à la montagne du Seigneur, qui est la perfection? L'innocent... En la lumière inaccessible, l' « annihilation » de toute connaissance naturelle s'appelle divine obscurité et divine ténèbre, c'est le nom que lui donne saint Denys dans son livre de la *Théologie Mystique*. Le psaume dit également : *Qui posuit tenebras latibulum suum* (5), à savoir : Il a mis sa très haute connaissance dans les ténèbres. L'amour séraphique inclut en soi l' « annihilation » de tout amour-propre et de tout amour des créatures. On a coutume de l'appeler *peregrinación* de l'âme : l'âme est comme sortant d'elle-

(1) Dépouillement intérieur, destruction.
(2) Ad Philip., II, 7.
(3) Gen., I, 2.
(4) Ps. XXIII, 3, 4.
(5) Ps. XVII, 12.

même et de tout ce qui la touche. Abraham ainsi quitta son patrimoine et Hur de Chaldée, qui est l'amour-propre, et pérégrina jusqu'à son entrée dans la terre promise de l'amour séraphique. Et de même Jacob partit avec son seul bâton et pérégrina jusqu'à ses épousailles avec la belle Rachel. Dans l'union consommée se trouve l' « annihilation » de toute distance et de tout éloignement de Dieu. On l'appelle *inmediación* (1) de l'âme avec Dieu, ou encore divin baiser et embrassement de l'Époux. Il est plus doux que le vin de tous les plaisirs et délices créés, c'est pourquoi l'Épouse le désirant si fort disait : *Osculetur me osculo oris tui, quia meliora sunt ubera tua vino* (2) : Que mon Époux me baise du baiser de sa bouche dans le transport de son amour sublime et de son embrassement divin meilleur que le vin. Dans la souveraine quiétude et centre de l'âme s'anéantissent tous les discours de l'entendement. L'âme y demeure comme endormie, recevant la lumière et les biens de l'Époux. On la nomme pour cette raison divin sommeil. Et l'Époux le respecte et conjure les filles de Jérusalem de ne pas éveiller sa bien-aimée avant qu'elle le veuille (3). Dans la vie en Dieu s'anéantissent et disparaissent tous les désirs de la volonté propre; l'âme demeure complètement rendue à la volonté de son Bien-Aimé et transformée en elle. Pour cette raison on l'appelle mort savoureuse, selon le mot de saint Paul : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* (4) : Pour moi, ma vie c'est le Christ, et mourir m'est un gain.

***

Après avoir parlé des six fins de l'esprit et de la parfaite annihilation, parlons des moyens à prendre et des

(1) Contact immédiat.
(2) Cant., I, 1.
(3) Cant., II, 7.
(4) Ad Philip., I, 21.

chemins à suivre pour y parvenir : doctrine très importante, non sans difficultés.

Les uns disent que le moyen d'arriver à ces fins est de fermer les yeux pour ne rien voir parce que, même les images, pour belles qu'elles soient, distraient; de fermer ses oreilles et sa bouche, de cesser toute prière vocale; d'imposer à l'entendement la suspension de tous les discours et à la volonté celle de tous les actes intérieurs. Ils prétendent que tout cet extérieur et ce sensible est distraction contraire [...] aux fins ultimes de nos désirs. Un auteur même trouve de l'imperfection à rendre un culte aux images, à prier vocalement, à faire des actes d'amour de Dieu, à toute œuvre de la volonté ou de l'entendement. Selon les partisans de cette doctrine, la perfection est un mouvement purement passif, *mere pasivo* : en elle l'âme ne fait que recevoir; en conséquence tout ce qu'elle peut faire y met obstacle. Le chemin et le moyen pour obtenir ces fins est donc la suspension et l'abandon; il faut laisser là, disent-ils, toutes les œuvres et tout l'extérieur. J'ai connu des maîtres spirituels qui enseignaient cette voie à leurs disciples, leur disaient de se faire violence à l'oraison pour ne penser à rien et demeurer ainsi à attendre l'union que Dieu par ce moyen leur donnerait. Contre ces maîtres, avec quelques Pères de la Compagnie, et le P. Fr. Jean des Anges, franciscain déchaussé, — auteur des livres de la *Conquista del reino de Dios* et de la *Lucha espiritual* —, j'ai soutenu quelques polémiques. [...]

Je ne tiens ni cette doctrine pour saine, ni ce chemin pour sûr.[...] Dire que les discours de l'entendement et la méditation sont imperfections est opposé aux divines Lettres : *In meditatione mea exardescet ignis* (1), déclare David : Par ma méditation s'allumera en moi le feu de la charité. Dire que la prière vocale est une imperfection c'est aller contre le Christ, le meilleur des maîtres spirituels, qui enseigna à ses disciples à prier en disant [...] :

(1) Ps. XXXVIII, 4.

Cum oratis, dicite (1), et ce *dicere* est prière vocale. Oter aux âmes les actes intérieurs d'amour de Dieu est contre le commandement du Seigneur : *Diliges Dominum Deum tuum, etc..., et proximum sicut teipsum* (2) : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces et de toutes tes puissances, et cet amour est acte de la volonté dans lequel se trouve toute la perfection, selon ces paroles du royal Prophète : *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis* (3), c'est-à-dire la fin de toute la perfection est le commandement de l'amour de Dieu et du prochain, et ce commandement, étant positif, s'exerce par les actes de la volonté.

Autre raison. Le mérite de la gloire et de la grâce tient à l'acte libre : supprimer le mérite est une erreur manifeste.

Enfin j'ai vu par expérience, en quelques âmes, conduites par cette doctrine de la *suspension*, qu'elles n'avaient en rien profité, bien au contraire, et manquaient de vie spirituelle et de vertu. Quand elles s'efforçaient de suspendre ainsi toutes les pensées et tous les actes, elles se trouvaient, disaient-elles avec raison, remplies de pensées mauvaises; elles avaient assez à faire de leur résister, si bien qu'à ce combat passait toute l'heure de l'oraison. Elles finissaient par s'irriter et se dégoûter dans ce chemin de la vie spirituelle, retournaient en arrière et laissaient les exercices spirituels. Je conclus sur ces raisons qu'on ne doit jamais ôter aux âmes, pour saintes qu'elles soient, le culte des images, la prière vocale, la méditation et la pratique des actes intérieurs et extérieurs des vertus.

Trois remarques sont pourtant nécessaires :

1° Quand Dieu fait à l'âme la grâce de la conduire à la porte de quelques-unes de ces fins et la tient élevée et suspendue et la comble de ses faveurs, elle ne doit pas

(1) Luc, XI, 1-2.
(2) Matth., XXII, 37-39.
(3) Ps. CXVIII, 96.

laisser cet état pour retourner à la prière vocale ni aux discours. Le voyageur parti de Madrid pour Tolède, devant passer par Illescas et se voyant au terme de sa course, n'a pas à retourner à Illescas, sous prétexte que c'est le chemin! L'enfant allaité par sa mère n'a pas à quitter ses bras pour aller recommencer ses pleurs, mais seulement se taire et recevoir son lait! Ainsi de l'âme. Quand, — après s'être beaucoup exercée au culte des images, à la prière vocale, aux discours et aux actes, — le Christ la prend dans ses bras, quand Il lui donne le lait très suave de la lumière, de l'amour, de l'union..., elle ne doit concevoir aucune crainte, ni se retirer de cet état où elle se trouve pour chercher de nouveaux discours : elle touche à la fin, elle n'a pas à la laisser pour aller prendre les *moyens*. Mais ce moment où l'âme est réceptive dure peu. Ensuite, quand elle se trouve distraite, si Dieu ne la met pas en cette quiétude, elle doit la chercher par le moyen des images, de la prière vocale et des discours de la méditation...

2° Quand les auteurs spirituels disent que les choses sensibles : images, prière vocale, méditation, etc., empêchent la parfaite « annihilation » et s'opposent aux fins ultimes de l'esprit, quand ils nous demandent de chercher Dieu en cessant tous les actes de l'entendement, que prétendent-ils? Que l'attention intérieure et l'application au recueillement de l'âme sont une voie excellente : l'âme obtient ainsi plus vite la parfaite « annihilation » et l'union. Il y a des âmes si bavardes, si orgueilleuses, si fougueuses et si actives, qu'elles veulent tout exprimer elles-mêmes, sans attendre ni écouter ce que Dieu dit au-dedans de leur cœur. Ces âmes ne sont pas les plus avancées en spiritualité : elles n'obtiennent pas ainsi une plus grande union. Qu'un ambassadeur, négociant avec le roi, parle toujours sans le vouloir entendre ni le laisser parler, il avancera moins les choses qu'en écoutant, après avoir parlé, les paroles du prince, puisque à les entendre et à leur obéir consiste tout le profit de sa négociation. Qui

traite avec Dieu dans l'oraison ne doit pas vouloir toujours parler, discourir et travailler intérieurement, mais laisser parler Dieu. Qu'il prête l'oreille, qu'il écoute et soit attentif à ce que lui dit le Seigneur : le point de départ de tout le progrès est dans l'attention et l'obéissance à ses paroles intérieures, au dire même de David : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus meus, quoniam loquetur pacem cum plebe sua, et in his qui convertuntur ad cor* (1) : J'écouterai et je serai attentif à ce que dit au-dedans de moi mon Dieu ; il dira des paroles de paix en son serviteur et en ceux qui se recueillent et entrent au-dedans de leur cœur.

3° Lorsque les auteurs spirituels disent que les images extérieures, la prière vocale, les discours et les autres actes sensibles empêchent la totale « annihilation » et union, ou bien quand ils les nomment imperfections de l'annihilation, ils ne nient pas que ce soient des moyens pour y parvenir ; ils veulent simplement dire que l'annihilation totale et la perfection ne consiste pas en ce fait sensible, qu'elles sont un don fait par Dieu à qui, par ces moyens, se dispose et se prépare à obtenir cette fin. Saint Denys parlant à Timothée enseigne la même chose. Après lui avoir expliqué le sommet de la théologie mystique, il ajoute : « Toi, très cher Timothée, laisse tous les sentiments et discours, etc., si tu veux arriver à t'unir à celui qui est infini. » Ainsi, bien qu'Illescas soit le chemin qui conduit à Tolède, il ne fait pas partie de la cité de Tolède. De même le culte des images, la prière vocale, etc., tous actes sensibles, ne font point partie de la parfaite union.

(A suivre.)

(1) Ps. LXXXIV, 9.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Pour un ordre catholique vivant

Je fus naguère témoin d'une assemblée chrétienne vivante. A Paris, dans un quartier populaire où la maffia n'est pas un mythe! Une assemblée de prière. Nous n'étions pas à l'église pour la Messe : on chantait Vêpres simplement; une procession devait suivre, puis le Salut. Cérémonie banale : elle a lieu tous les mois. Les deux tiers de la nef étaient réservés aux groupes de la paroisse : à droite les femmes, à gauche les hommes. La masse se tassait au fond et dans les côtés.

J'eus le bonheur de plusieurs surprises. L'ordre, d'abord, la tenue, la hiérarchie des groupes : une corporation, un corps. En avant les jeunes, 16 à 20 ans, des scouts; puis le cercle des hommes de tous âges, de toutes professions : les classes confondues, mais unies dans un cadre souple et fort.

Nouvelle surprise : dans les rangs des femmes, quelques chaises vides; les rangs des hommes étaient compacts.

Le chant commence. Surprise encore. La voix des femmes est noyée dans le flot grave et puissant des voix d'hommes. Tous chantaient, et ce chant était une prière immense. Tous se sont levés, tous ont

marché en bon ordre pour faire honneur au Corps du Christ : *Lauda, Sion, Salvatorem, lauda ducem.* L'accent trahissait les âmes. Ames de croyants, âmes vivantes.

Ames vivantes par la paroisse vivante. Nous avions longuement causé avec M. le Curé de ce sujet passionnant. Et des effets remontant aux causes, j'avais posé une question : Quel est le principe de votre action conquérante? — La réponse suivit, nette, décisive, sans hésitation :

La gloire de Dieu.

La gloire de Dieu?... Je fus en moi-même hésitant. Oui, me disais-je, sur le plan de la vérité pure, mon ami a raison. Mais sur le terrain de l'action pratique, pour créer dans une masse matérialisée un dynamisme moral, la gloire de Dieu, n'est-ce pas la plus usée des formules?

Sur quoi je me suis mis à réfléchir.

*
* *

La gloire nous tente tous. Mais la gloire des hommes. La gloire de Dieu ne serait-elle pas un mobile plus fort?

Il y a dans toute gloire un élément de connaissance, et un élément d'amour. La gloire est la claire connaissance d'une bonté parfaite, et cette bonté nous exalte; elle crée dans l'homme la chose la plus belle : un esprit de louange : *clara cum laude notitia.*

Au principe de la gloire, la bonté : la bonté en tous sens, selon toutes les excellences; non pas la fade sensibilité des cœurs, non pas les tendresses sentimenta-

les : la bonté de tout l'être solide et dominateur, et bienfaisant.

La gloire du génie qui s'exerce en un sens seulement n'est pas sans ombres : la gloire de César ne peut cacher son orgueil. Et toutes nos gloires humaines ont de terribles ténèbres.

La seule gloire pure est de la pure Bonté — et Dieu seul est cette Bonté. Nous le croyons : *Nemo bonus, nisi solus Deus*. Mais sur ce point aussi notre foi est usée.

Usure excusable des mots qui recouvrent des réalités inaccessibles, trop fortes. Nous voyons Dieu dans une énigme —, dans un miroir, et ce reflet, surgi des choses qui nous posent de formidables questions, s'évanouit dans un mystère infini; au terme de nos plus hautes poursuites, c'est la nuit. *Vere tu es Deus absconditus*. Mystère lassant. On ne doute pas. On ne nie pas. Mais on ne peut se tenir dans cette nuit où l'intellect s'épuise.

Nous retombons ainsi dans la routine des paroles, dans le ronron des formules. Tout l'arsenal des mots sacrés nous paraît gris d'une poussière millénaire. Les vieux termes ressassés évoquent dans notre esprit un schéma rigide de notions convenues : la prédication tourne dans ces moules, et chaque sermon, des hommes les plus divers, sous les latitudes les plus opposées, nous donne l'impression de *choses connues d'avance*, dont on n'a d'ailleurs jamais creusé le prodigieux mystère. Que pourrait-on nous dire de neuf et d'exaltant sur la gloire de Dieu ?

*
* *

Et pourtant tout notre destin est d'entrer dans le

mystère, de nous y jeter vivants, comme le nageur dans la mer.

Nous sommes plus rationalistes que Descartes. Nous poussons la raison à la limite de sa lumière, sur la frontière de l'obscur : Nous savons que le jour annonce la nuit pleine de choses. Nos « dénombrements si entiers », nos « revues si générales (1) » omettent le meilleur, le divin, le pain vivant de l'esprit. En un mot la raison forcée à ses extrêmes nous donne le sens exaltant du mystère, et la foi prend force dans cette exaltation.

Dieu nous tente. Nous entrerons dans sa gloire : *nous entrerons dans la claire connaissance de la Bonté pure : in domum Domini ibimus,* et l'Esprit de louange alors s'emparera de nous.

Ne faut-il pas redire ici avec Dupouey (2) :

« L'homme a une répugnance pour le temps, parce que l'esprit de l'homme n'est pas fait pour le temps. L'homme sème dans le temps, mais tout ce qu'il sème ne doit fructifier que dans l'éternité... L'esprit moissonneur s'efforce continuellement contre le temps; il en a une secrète et instinctive horreur,

« *Love is not time's fool* » (3),

et choisit des semences qui ne donneront leur fruit que quand le temps sera fini. Il redoute tout ce qui mûrit dès ce monde comme préparant une moisson de pourriture. Le temps lui sert à mesurer sa peine et son zèle, mais son amour est ailleurs (4). »

(1) Descartes, *Discours de la méthode,* seconde partie.
(2) *Lettres et Essais,* p. 221.
(3) « L'amour n'est pas le bouffon du temps » (Shakespeare, Sonnet CXVI).
(4) *Lettres et Essais,* p. 227.

*
* *

Singulière idée, dira-t-on, de fonder un ordre catholique sur un sens du mystère, sur une répugnance au temps, qui nous va jeter dans le « rêve » et nous arracher à l'action (1).

Je dis : la certitude de la foi est le fondement de l'action. Nous n'avons vie et mouvement que par l'espérance forte d'entrer par la mort dans la gloire de Dieu. Tout est morne, tout est triste, tout est cassé, sans cette certitude toujours *présente*. Il ne nous faut point les *mots* de cette espérance, il nous faut la *chose* : tout un dynamisme spirituel ! Le verbalisme nous étouffe, et le mécanisme du mouvement temporel nous épuise.

Nous devons nous arracher à la prison de la matière. Avec cette glaise au talon on ne saurait aller. La chair nous appesantit et nous colle au sol. Si nous aimons l'*assiduité* de nos plaisirs faciles, si nous restons murés dans une honnêteté bourgeoise, si notre « firmament » n'est pas Dieu en vérité, si notre « refuge » est dans la solidité de nos satisfactions temporelles (ah ! le positivisme des hommes d'action !), nous sommes immobiles, nous ne pourrons jamais nous lever pour un ordre de marche : notre catholicisme n'est plus qu'un pharisaïsme d'attitudes, qu'un déploiement morne de façades muettes. « Sépulcres blanchis », nous dira le Christ qui monta au Calvaire. Il nous faut donc pour marcher, pour nous ordonner dans l'élan, le sens du départ : *in terra deserta, invia et inaquosa, sic in sancto apparui tibi.*

(1) On reconnaît ici l'objection bien moderne qu'on fait au catholicisme « religion de mort », religion de l'au-delà, religion de l'absence.

Pour qu'un ordre catholique naisse, s'élève au plein ciel de l'esprit, il faut que la gloire de Dieu nous séduise. Alors l'Église tressaillira dans le chœur bien orchestré de ses enfants, telle que Dante la vit au long des rives du Léthé :

Cantando come donna innamorata (Purg., XXIX, 1).

***

Un sens du départ, dis-je, et non le goût de la désertion. Le sens du départ nous donne seul aussi le *sens de la présence*.

L'entrée dans la gloire est le terme d'un mouvement ordonné, prodigieusement réaliste, et non le brusque dénouement d'une vie humaine ayant tourné en rond dans le cercle d'égoïstes routines.

La marche est créatrice d'action précise. Le routier n'a pas de maison bâtie pour toujours. Chaque soir il doit trouver son gîte, dresser sa tente. Il lui faut un goût prodigieux de l'invention, et de l'organisation. Un désir inlassé de découverte. Un besoin aigu de la nouveauté. Il doit parer à l'imprévu, fournir aux besoins inouïs que suscite le cheminement dans l'inconnu. Aucun conservatisme figé ne lui est possible : il conserve seulement les sources d'énergie nécessaires à la marche, l'indispensable outillage de ses explorations et de ses créations. « Le temps lui sert à mesurer sa peine et son zèle, mais son amour est ailleurs; et ainsi, par haine du temps, il ne perd pas un instant et s'applique activement aux semailles éternelles (1). »

(1) P. Dupouey, *Lettres et Essais*, ibid.

*
* *

Seul l'amour de la gloire divine et la certitude d'y entrer nous feront briser l'*herméticité* des habitudes closes, des actes prisonniers, la tyrannie des envoûtements charnels. D'où vient la *fermeture* de notre catholicisme? De nos pensées courtes et de nos vouloirs figés, d'un contentement de désirs sautillant dans une cage d'oiseau, d'un désespoir inavoué, d'un scepticisme de fond que recouvre à peine le grisaille de nos exercices pieux. Je n'accuse pas l'insincérité de notre foi : j'accuse son énervement, son manque absolu de divine ambition. Notre foi n'a plus d'*ouverture* : son ciel est à la hauteur de nos commodités. Si nous restons tels, si dans les hommes que Dieu marque à cette heure pour restaurer toutes choses dans son Christ ne s'opère une conversion à sa gloire, l'ordre catholique ne se fera pas; il n'y aura pas de renaissance spirituelle; la renaissance aux morts est impossible. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne naissez à nouveau de l'eau et de l'Esprit, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Vous ne *renaîtrez* pas, vous n'*entrerez* pas, vous n'aurez *pas de vie*, vous n'aurez pas de *mouvement*, *pas d'action*, nous dit notre Maître.

*
* *

Que nous faut-il donc au principe de tout? L'amour de la gloire de Dieu, la volonté de mettre au-dessus de tout cette gloire et d'y tendre comme un peuple organisé pour la marche et pour la conquête; le sens du divin mystère, la vue de la distance merveilleuse propice à l'élan; une ambition infinie; une mobilité surhu-

maine de l'âme, docile à l'Esprit du Seigneur : sans quoi nous ne sommes rien.

Nos congrès, nos discours, la sonorité de nos formules d'action, ne réveilleront pas les morts. Il faut au principe une passion du divin rayonnement.

A partir de quoi tout s'ordonne. Les valeurs de la vie prennent rang. Les fins d'égoïsme font tache sur cette gloire divine. Un homme qui a vu le dessein de Dieu n'aura-t-il pas honte de s'empêtrer dans le réseau subtil de ses vanités?

Ce qu'il nous faut, c'est une ivresse de la chose divine, un besoin de nous situer dans le mouvement des esprits vers l'éternel, une sainte violence pour franchir le royaume du temps et pour prendre à pleines mains nos frères de marche et nous pousser tous ensemble plus haut dans le sens du mystère vivant; une crainte d'user le temps pour rien, et la peur d'enlaidir le visage de Dieu; une certaine pureté spirituelle qui nous ferait découvrir le monde des merveilles divines, et nous ferait chanter sur le chemin, au sein des tribulations, et qui rendrait notre nuit délicieuse et nous ferait dire, avec Claudel, de l'accent le plus clair :

— Venez, anxiété de l'amour, ô pointe qui détruit la paresse,
Esprit de la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse,
Désespoir de ne point faire assez et vision de Votre blâme...

Et vous, force ingénue des martyrs,
sang rouge de la confession qui monte
au visage intrépide! (1)

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

(1) *Corona benignitatis anni Dei* (Hymne de la Pentecôte).

Nos responsabilités spirituelles [1]

Nous hésitions, l'autre jour, entre ce sujet et l'autre plus vaste : « Avons-nous des responsabilités ? », et si nous avons choisi, en fin de compte, l'étude de nos responsabilités spirituelles, c'est que pour nous la question ne se pose pas.

Je dirai même que c'est en commençant par le sommet de nous-mêmes que nous allons trouver la clef de tout le reste : c'est notre responsabilité spirituelle qui va peser sur toute notre activité, comme c'est notre âme qui informe toute notre vie humaine.

Car il est bien entendu que c'est de l'âme qu'il s'agit. Qu'on la définisse comme on voudra, pourvu que ce soit bien la norme de notre conduite, la poussée vers les cimes, la mesure qui règle notre vie et lui dicte un rythme de beauté.

Et nos responsabilités spirituelles, ce sont bien celles qui découlent de notre foi en ce principe immatériel qui est le maître en nous, et doit le devenir davantage à mesure que notre vie s'épanouit et se répand. Car si on croit à son âme, on doit conclure qu'il ne faut pas la laisser si bien calfeutrée dans l'intime de soi-même que rien n'en transparaisse au dehors. S'il y a vraiment une

(1) Ces pages ont été données sous forme de causerie à quelques assistantes sociales de confessions différentes Le travail social exige beaucoup, et c'est parce qu'elles savent le danger d'un surmenage épuisant pour l'esprit que ces travailleuses cherchent ensemble les sources de renouvellement. Nous pensons que ces reflexions nées d'une expérience directe des âmes serviront à tous ceux de nos lecteurs qui doivent se dévouer sur le champ de l'apostolat.

lumière en nous, elle doit éclairer notre route — et celle des autres.

Bergson a, dans ses deux sources, des pages lumineuses sur la situation de l'individu dans la société et il conclut à la nécessité de « fixer le moi individuel au niveau prescrit par le moi social ». L'obligation lie d'abord chacun de nous à lui-même. Le moi social, c'est le moi individuel transposé dans la société pour y apporter sa part d'effort. Et nous, qui avons choisi d'être, dans la société, un rouage plus actif, nous devons, plus que les autres, fixer le moi individuel au niveau exigé par le moi social. C'est donc envers nous-mêmes d'abord que, pour être à la hauteur de notre tâche, nous avons une responsabilité spirituelle.

L'âme, comme le corps, a besoin de respirer : il lui faut des moments de silence pour se détendre et de la pureté pour entretenir sa flamme. Il lui faut du recueillement pour assimiler les apports de la vie : que de richesses, ainsi, n'avons-nous pas gaspillées, faute de temps pour les comprendre, et combien de fois avons-nous laissé passer sans réaction exhaussante ces chocs du cœur qui semblaient bien faits pour nous soulever de terre !

Élévation de l'âme, c'est-à-dire : prière qui l'unit à Dieu. C'est-à-dire aussi : lectures qui la nourrissent, qui lui enseignent — comme une gymnastique — les mouvements des grands cœurs.

Recueillement, pour une ascension au-dessus de la mêlée qui favorise une vision plus sereine, qui permet une attention plus subtile aux leçons de la vie. Car l'action tend à asservir le regard, à précipiter l'œuvre de la lumière : on n'a pas compris assez quand on a compris assez pour agir, il faut creuser plus profond pour qu'une lumière plus vive jaillisse et nous guide en avant.

Nous devons donner à notre âme le temps de la réflexion, de la méditation, de la contemplation. Et cela n'est pas seulement vrai pour ceux qui croient en Dieu. Tout homme, quelle que soit sa conception de la vie, a besoin de s'arrêter parfois sur le chemin pour se délasser l'esprit, pour juger le passé et préparer la route à parcourir. Je dirai même que ceux qui ne croient pas en Dieu ont plus besoin que les autres de faire le point dans leur vie, parce que la foi donne une règle, trace une voie qui rend la marche plus assurée.

Et nous qui sommes au carrefour des détresses et d'un grand idéal social, nous qui avons un rôle à jouer dans l'équilibre de la douleur et de la joie, nous devons plus que d'autres nous fixer des moments de retraite, pour le bénéfice de notre activité elle-même.

Préservons notre heure de silence dans la journée et notre jour de repos dans la semaine. Ne nous laissons pas envahir par le dehors durant ces détentes nécessaires. Nous arriverions, sous prétexte de tout donner, à une tension exténuante et bientôt à la stérilité. Car on ne donne jamais que ce qu'on a, et, pour les choses d'âme, *c'est seulement de sa surabondance qu'on dispose.* N'épuisons donc pas la source, puisque c'est ce qui déborde de nous qui est bienfaisant.

Je disais tout à l'heure : lectures, et j'ajoute — en semblant empiéter sur nos responsabilités intellectuelles — : travail personnel, en tant qu'il est discipline de volonté, exercice de la maîtrise de soi.

Il nous est nécessaire, à nous qui sommes hantées par l'angoisse des cas individuels, de nous échapper volontairement de cet étau. Notre esprit, pour ne pas se déformer, a besoin de rapprendre constamment à raisonner sur de la pensée dégagée de l'affectivité. Faisons de la

philosophie — de la logique ou de la morale —, mais rejoignons les idées claires, réajustons aux principes notre vue. Sinon, nous nous laisserons entraîner à vau-l'eau, et nos jugements pourront en être faussés.

Notre âme, nous devons l'entretenir vibrante. Il faut qu'elle soit, non pas à l'arrière-plan, comme un trésor trop caché, mais à fleur de peau et prête toujours à capter les effluves de la vie. Elle est notre puissance d'ascension, de dépassement : elle doit se tenir aux écoutes pour tirer de tout choc occasion de rebondissement.

Ne mettons pas de barrières entre notre âme et le monde, ne posons pas d'œillères à notre vision spirituelle.

Notre tâche exige de nous une réceptivité, une compréhension qui s'étende au mal lui-même pour en saisir l'aberration ; nous n'avons pas mission de condamner, mais de déceler les mirages, et c'est à notre âme de fournir et les critères qui étayent nos jugements, et les motifs d'indulgence et de pardon.

Notre âme, il nous la faut et bien vivante et bien mêlée à notre action si nous voulons agir avec amour.

Car enfin, c'est à cela qu'il faut en venir : à l'amour, qui est le lien entre notre vie secrète et le monde.

L'amour est acte d'âme empruntant au cœur sa chaleur mais gardant le contrôle de son don. Et c'est parce notre travail exige de nous plus d'amour que nous devons veiller davantage sur nos richesses spirituelles.

*
* *

Prononçant le mot d'amour, nous sortons de nous-mêmes pour rejoindre les autres : les autres, c'est-à-dire la société, et nos gens (1).

(1) Le lecteur qui n'a pas d'action sociale à exercer verra combien ces pensées s'appliquent à l'amour du *prochain* et à son service.

Quelles sont nos responsabilités spirituelles envers nos gens : malades, cheminots, employés ou prisonniers...

Nos gens, ceux que nous avons adoptés soit par choix soit par devoir et au service desquels nous nous sommes consacrées. Nos gens, ceux auxquels nous nous devons. C'est à leur détresse que nous sommes attelées, comme la bête de somme au brancard.

Qu'allons-nous leur donner de notre âme ?

Si notre foi religieuse était vive, elle se ferait volontiers conquérante, tant il y a de joie à faire partager une certitude apaisante. Mais, si nous pouvons garder à part nous ce désir que la lumière se répande, ce n'est pas par les moyens de l'apostolat direct que nous agirons : la plupart d'entre nous ont pris à l'égard des œuvres qui les emploient engagement de neutralité — et peut-être est-ce heureux pour les âmes que nous approchons : elles ont trop de besoin pour que nous nous donnions à nous-mêmes l'illusion de les combler par une croyance qui voile un vide immense. A prononcer trop facilement le nom de Dieu, nous risquerions parfois, en tant qu'assistantes sociales, de sous-estimer toute la part que doit prendre l'homme à sa propre vie.

Si nous croyons en Dieu, c'est au rôle de précurseur que nous devons nous borner : aplanir à nos gens les sentiers, les mettre dans des conditions de vie telles qu'ils puissent ne plus être obsédés par la misère ou l'injustice. Car il est un minimum de bien-être — physique ou moral — nécessaire à la vie spirituelle, et nous travaillerons pour les âmes si nous nous faisons les déblayeuses de barrières qui font à la grâce le champ libre.

... Est-ce à dire qu'il ne faille jamais parler? Devant certaines détresses on est si désarmé! La mort, surtout, oblige parfois à entr'ouvrir la porte des mystères et à

dire les seuls mots d'espoir qui puissent être entendus.

Mais ces occasions sont rares, et nous serons apôtres bien plus par le rayonnement de notre vie que par nos paroles. Rayonner, c'est livrer au monde la chaleur de son foyer, la lumière de sa lampe ; c'est, quand les autres s'approchent de nous, ne pas nous rétracter, mais leur permettre, avec simplicité, de deviner un peu de nos mobiles d'action.

Nos gens, qui sont des simples, comprennent souvent plus vite que d'autres la source de notre dévouement. « Ah ! oui, mais vous, au moins, c'est pas par intérêt que vous faites ça. » Ils ne précisent pas bien pourquoi nous le faisons, ils sentent qu'il y a là un mystère, quelque chose comme un amour, et ils se fient à nous, comme à un bon Dieu mis à leur portée.

C'est à nous, alors, de bien utiliser cette confiance, non point pour un profit personnel, mais pour en faire un fécond instrument de reconstruction.

Car, nous le savons bien : c'est pour ceux qui ont en nous le plus confiance, que nous pouvons agir le plus efficacement, l'alliance des volontés étant le grand atout. Je dis alliance, et non pas subordination, ni surtout emprise. Nous ne devons pas — même pour un bien immédiat plus grand — recourir à l'autoritarisme. C'est ruiner une volonté que de se substituer à elle. Le relèvement d'un être exige sa collaboration, et ne rend confiance en la vie qu'en intensifiant la vie.

C'est là notre grande responsabilité spirituelle à l'égard de nos gens : leur faire reprendre goût à la vie, les raccrocher à leur vocation d'homme, et pour cela, c'est à nous d'être, devant eux, *celle qui répond de la vie*, celle qui s'en porte garant.

Tâche ardue, délicate, car il ne s'agit pas de promesses faciles, et c'est avec toute notre âme qu'il nous faut cons-

tituer, de cette vie qu'on veut faire aimer quand même, un tableau qui ne soit ni par trop austère ni trop inhumain. Nos gens, il faut qu'ils nous sentent partageant leurs humbles désirs de bonheur et luttant avec eux pour les réaliser. Et cela ne se fait pas sans un grand amour.

***

J'en viens, brièvement, à nos responsabilités envers la société.

« Toute âme qui s'élève, élève le monde », a dit Élisabeth Leseur. Et l'image bien concrète est celle des vases communicants : que dans le fin vase capillaire on ajoute une goutte d'eau, tous les autres, pourvu qu'ils soient reliés, voient leur niveau monter.

C'est donc notre premier devoir envers la société que de nous entretenir l'âme vivante et grandissante. Le monde a besoin plus que jamais d'un courant d'esprit qui le réchauffe et l'entraîne un peu hors de son matérialisme. Nous serons celles qui tirent vers le haut, sans rompre les amarres pour courir seules dans les voies dégagées de l'humain.

Notre tâche, à nous, c'est d'être près des autres, de marcher dans les mêmes chemins, de gravir les mêmes pentes, mais non pas les yeux fixés à terre. Nous devons être celles qui voient plus haut, qui visent plus haut, et les hommes, en nous regardant aller, s'étonneront, mais, en un jour d'inquiétude, nous suivront peut-être, comme on suit celui qui porte une lumière.

Dans la société, nous devons être parmi ceux qui réalisent la vocation de l'humanité.

Suzanne Fouché.

Pour le relèvement des femmes malheureuses

« L'ACCUEIL »

Il est une colline de Provence dont tous les sentiers, tous les points de vue, tous les abris mystérieux, tous les creux de rochers, me sont familiers depuis longtemps. Au début de l'après-midi, souvent je m'y promène, solitaire d'habitude. A certains jours pourtant ma colline est envahie. Des familles entières, le père, la mère et les enfants, y viennent le dimanche respirer l'air pur et prendre leur repos à l'ombre légère d'un pin ou sous un chêne au feuillage touffu. D'autres fois, c'est un patronage, une troupe de guides, une confrérie d'enfants de Marie, dont la joyeuse promenade se termine par une visite à la chapelle du couvent au flanc de la colline.

Un jour je fus dérouté, à la rencontre d'un groupe que je ne savais en quelle catégorie placer... Des fillettes qui couraient me firent penser à quelque patronage, et je m'attendais à voir surgir bientôt une cornette ou un voile de religieuse. Mais il y avait aussi des petits garçons tout jeunes. Alors je pensai à une famille, ou plutôt à plusieurs familles amicalement réunies, car les enfants étaient nombreux. De fait, au pied d'un arbre, plus loin, des poupons dormaient, gardés par quelques jeunes femmes. C'étaient les mamans, à n'en pas douter. Mais quelle ne fut pas ma surprise de constater tant de différences entre les physionomies de ces femmes! L'une, au teint bistré, me parut être orientale. Et cette autre, de quel pays du Nord pouvait-elle bien venir, et comment se trouvait-elle là parmi ces femmes de Provence

ou d'Italie ? Celle-ci avait un visage empreint d'une réelle distinction, et sa tenue attestait une éducation soignée. Celle-là était dure de traits, et ses manières plutôt frustes... Je cherchais des yeux les pères de famille. Ils devaient fumer ou jouer aux cartes ensemble un peu plus loin... Non, pas d'hommes. Qu'étaient donc ces femmes et ces enfants ?

Une personne qui les accompagnait, et à qui toutes témoignaient une considération particulière, l'appelant « Mademoiselle » avec une respectueuse affection, vint à moi. C'était une tertiaire de Saint-Dominique. Nous étions en famille. Elle me fit ses confidences.

Ces femmes aux bonnes physionomies ouvertes, ces jeunes mères de famille que j'avais vues là, étaient de pauvres filles abandonnées par le complice de leur égarement, des condamnées pour vol, pour vagabondage spécial, pour infanticide. « Oui, mon Père, celle que vous avez remarquée, si maternelle près de deux tout petits au pied de l'arbre, c'est une infanticide qui prend soin des enfants des autres. »

*
* *

Il y a quelque quinze ans j'ai bien connu une demoiselle d'un certain âge, tertiaire dominicaine, elle aussi, qui était la charité même. M^lle^ de Boutaud habitait, au sommet de la colline de Cimiez, une petite villa qu'elle louait tout entière quand elle le pouvait, afin de recueillir le plus d'argent possible pour ses bonnes œuvres. Je ne sais quel réduit elle se réservait pour elle-même quand il y avait affluence de locataires. Mais ceux-ci avaient beau la payer comptant, ses mains ne savaient pas conserver l'argent. Que de fois elle en emprunta à sa bonne, pour faire l'aumône encore quand il ne lui restait plus rien !

Son œuvre préférée était la visite des prisonnières. Avec une bonté inlassable, elle allait réconforter ces malheureuses et me confiait quelle pitié c'était de voir comment la plupart en étaient venues là. Elle en voulait à telles Galeries de la ville, aux étalages tentateurs pour des jeunes filles sans argent et qui y dérobaient un bout de ruban. Arrêtées, elles

achevaient souvent de se perdre au contact de prisonnières plus perverses. Quant à celles qui se repentaient et prenaient de bonnes résolutions, une fois libérées, que devenir ? Sans famille ou répudiées par leurs parents, manquant de tout, comment trouver une place quand on ne peut présenter de certificat ? Ainsi abandonnées à elles-mêmes, elles n'avaient d'autre alternative que le désespoir ou la débauche. Le cœur navré par des exemples de ce genre, M^lle^ de Boutaud emmenait parfois chez elle quelques-unes de ces libérées. S'il restait de la place en sa villa, elle les conservait un certain temps, les entourait de son affection comme une véritable mère, et leur prodiguait ses conseils et ses encouragements. Plusieurs, en qui s'éveillait ou se réveillait la vocation religieuse, furent conduites par elle chez les Dominicaines de Béthanie, où Marthe accueille la pauvre Madeleine. Mais on conçoit bien que les vocations religieuses ne sont qu'exceptionnelles... Parmi les autres, il y en avait en qui la bonne Demoiselle mit peut-être une confiance excessive, et il lui est arrivé de s'apercevoir, après le départ de ses enfants, que tel ou tel objet manquait dans son mobilier. La charitable femme pardonnait, oubliait, et continuait, en considération de celles qui revenaient vraiment à la vie honnête à cause de la confiance qui leur avait été témoignée.

Mais elle appelait de tous ses vœux, elle recherchait par toute sorte de démarches, près de l'administration préfectorale, près de différentes congrégations religieuses, la fondation d'un refuge qui accueillît, au sortir de la prison, ces femmes désireuses de redresser leur vie. Depuis des années ses prières et ses efforts étaient demeurés vains. Un jour enfin, comme elle suivait un enterrement, une personne qui marchait près d'elle lui dit que le refuge désiré allait s'ouvrir. A cette bonne nouvelle, la voilà malade d'émotion, et on dut la transporter défaillante dans une pharmacie... La nouvelle était prématurée. Mais, quelque temps après, le rêve se réalisait. Un industriel à qui l'on en avait parlé, et qui abritait déjà plus d'une œuvre bienfaisante près de son usine, profita des agrandissements qu'il faisait subir à celle-ci pour préparer le local nécessaire à cette œuvre nouvelle. Il

accueillerait donc ces libérées et se chargerait de leur fournir du travail. Tout naturellement ses affinités religieuses l'avaient amené à demander le concours de Sœurs dominicaines. Celles-ci ne pouvant répondre aussitôt à l'appel qui leur était adressé, Mlle de Boutaud lui présenta des personnes du monde, tertiaires séculières. Elles furent acceptées. Ainsi naquit l'œuvre que j'appris à connaître à l'ombre des chênes verts sur une colline provençale.

*
* *

Si vous voulez voir l'Accueil Sainte-Anne, allez à Nice, quartier de Valrose, au milieu des établissements Ferrix. Celle qui a pris la charge de la fondation accompagnait jadis Mlle de Boutaud dans ses visites aux prisonnières. Je l'ai vue avec ses collaboratrices, au milieu de « leurs enfants », et elle m'a raconté les débuts de l'œuvre en février 1929.

La première pensionnaire fut une jeune fille de seize ans, dont on avait obtenu la mise en liberté provisoire. Mlle la Directrice se rappelle encore nettement le ricanement sceptique et moqueur du gardien-chef en leur confiant cette prisonnière. Mais les deux femmes étaient heureuses. Ce matin-là, qui était un jour de carême, on avait lu à l'évangile de la messe les paroles : « J'étais en prison, et vous m'avez visité. » Et cette parole qui résonnait dans leurs âmes étouffait les moqueries de l'homme qui ne comprenait pas.

L'œuvre était fondée depuis un an, et déjà elle prospérait, quand Mlle de Boutaud, achevant de la visiter, se prit à dire : « Maintenant je peux chanter mon *Nunc dimittis.* » Elle mourut subitement le surlendemain.

Mlle la Directrice de l'Accueil Sainte-Anne m'a reçu dans une petite pièce très gaie, celle-là même où l'on introduit les nouvelles arrivées.

On leur fait sentir aussitôt qu'elles sont dans une famille, leur famille. Les cœurs s'ouvrent. Que de confidences reçues dans ce parloir ! Certains des récits, que ces murs ont recueil-

lis jadis de la bouche de pauvres filles éplorées, me sont redits par celle qui les écoutait alors maternellement.

Telle devait sa première chute à un père indigne, puis, une fois tombée, elle s'était laissée glisser aussi bas que possible, n'étant encore que mineure. Arrêtée dans son vagabondage, elle avait été mise en prison.

Une enfant de quatorze ans vint un jour. Sa mère elle-même lui avait appris le vol, et elle volait avec une habileté remarquable. « Rendez ce que vous avez dérobé, lui dit le juge d'instruction. — Mais tout ce que j'ai sur moi a été volé par ma mère ou par moi. » L'enfant suppliait qu'on ne la rendît pas à sa mère. On nous la confia.

D'autres au contraire avaient fait la désolation d'une famille estimable. Là-bas, dans un village, un pauvre père pleurait, la mère était morte de chagrin. Une sœur cadette, déjà fiancée, avait vu un beau mariage empêché par la faute de celle qui déshonorait les siens. Cette malheureuse était l'aînée d'une famille de dix enfants. Les juges l'avaient plusieurs fois condamnée pour vol et finalement pour infanticide. Emprisonnée, elle était devenue pire encore sous l'influence d'une compagne plus méchante. Toutes les propositions que lui firent les dames visiteuses furent repoussées. Et voici qu'ayant enfin purgé sa peine, elle se présentait d'elle-même à l'Accueil.

Quelle misère n'a pas été représentée ici depuis six ans ? Toute femme dans la détresse, par le fait d'une faute commise, et qui a le désir de se relever, est la bienvenue. Primitivement l'Accueil fut bâti pour les libérées de prison et les mineures traduites en justice. Actuellement on reçoit surtout de pauvres mères abandonnées avant ou après la naissance de leurs enfants. Une soixantaine de la première catégorie, autant de la seconde, ont passé ici. Ajoutez une trentaine de jeunes filles arrachées à de mauvais milieux, soit par quelque membre de leur famille, soit par la police.

Et la directrice m'explique le but de l'œuvre et ses moyens. Cela tient en quelques mots clairs. Mais que de dévouement et de savoir-faire ces mots représentent ! « Nous tâchons de gagner leur confiance et leur affection pour les garder le plus

longtemps possible sous une tutelle maternelle, afin de leur faire prendre goût à une vie honnête, de leur faire apprécier la dignité d'un vie qui se suffit par son travail, de leur permettre aussi de s'attacher à leur enfant. L'Accueil Sainte-Anne est une œuvre de relèvement pratique et moral *par le travail* et *par l'enfant*... Mais venez, mon Père, nous allons visiter toute la maison. »

*
* *

A la porte nous rencontrons un petit bonhomme — trois ans peut-être — qui me salue gentiment.

— Charles, conduis le Père.

Et Charles, tout fier, monte devant moi, faisant de grands efforts pour gravir les marches de l'escalier trop hautes pour ses petites jambes. Cet enfant est tout un symbole. Comme il me conduit de degré en degré, ces petits innocents tirent tout doucement vers les sommets leurs pauvres mères qui étaient tombées, et qui sans eux n'auraient pas eu le courage de se relever. L'établissement a déjà recueilli plus de soixante-dix enfants âgés de moins de six ans.

Soudain je pousse un oh ! de surprise. Par une porte qui s'ouvre devant moi j'ai aperçu tout autour d'une pièce une couronne de berceaux blancs sous la garde d'une infirmière. Une douzaine de bébés reposent, dont l'âge va de quinze jours à vingt-deux mois. Voici deux petits jumeaux que leur maman vient de nourrir. Le bonheur brille sur le visage maternel. D'ailleurs toutes les physionomies respirent la bonne volonté, l'espérance de recommencer une belle vie, et la paix dans le sentiment que c'est déjà chose faite.

A partir de six ans on confie les enfants à un autre institut pour y recevoir l'instruction et l'orientation professionnelle. Les mères aiment diriger leur promenade de ce côté le dimanche. Leur cœur y va toute la semaine. Ces enfants les attirent toujours et les conduisent dans la bonne voie.

En voyant les bébés au berceau, une pauvre femme qui venait à l'Accueil après avoir été condamnée pour infanticide soupirait : « Ah ! si j'avais su ! » Quelque temps après, elle

écrivait à sa mère à l'autre bout de la France : « Je soigne ces petits pour réparer. »

Avec leur enfant, c'est le travail qui les relève, me disait-on. Le directeur de l'usine Ferrix leur fournissait jadis de l'ouvrage et un salaire qui leur permettait de payer leur pension et celle de leur enfant. La crise de ces dernières années ne lui a pas permis de continuer. Mais il assure toujours le local, le chauffage et l'éclairage. Pour le reste on a dû chercher autre chose, et l'on a trouvé moyen de vivre en organisant une buanderie et un atelier de repassage.

Voici le réfectoire et la longue table des femmes. A côté la table des enfants. Ils quittent parfois leur place pour venir quêter une caresse, un « canard » même. Car il y a de petites fêtes avec un dessert choisi et une tasse de café. Je ne parle pas seulement des grandes solennités liturgiques, des fêtes des directrices, de l'anniversaire de l'ouverture de la maison; mais chacune des pensionnaires célèbre en famille l'anniversaire de sa naissance, de son arrivée... Ces joies innocentes renouvellent la mentalité de ces pauvres femmes qui n'ont connu de la vie que les pires aspects.

Nous entrons maintenant dans la grande salle qui sert pour les réunions récréatives. Des tableaux la décorent, de simples chromos, mais qui parlent aux âmes de la maison. Un bon Pasteur rapporte la brebis perdue. Le Père de famille accueille son enfant prodigue. Quand on déballa ce tableau, celle qui aidait la directrice se mit à pleurer à chaudes larmes et, les deux poings sur les yeux : « C'est fini, dit-elle, jamais je ne recommencerai ! »

*
* *

Malgré les meilleures résolutions, le relèvement n'est pas facile. C'est une œuvre de longue haleine avec des hauts et des bas. M^lle^ la Directrice évoque telle nature viciée par des chutes précoces et contre laquelle la volonté lutta héroïquement et avec des succès inégaux suivant les jours.

Une de ces pensionnaires faisait la terreur des autres libérées qui l'avaient connue à la prison. A ses heures de mé-

chanceté, ne prenait-elle pas un malin plaisir à raconter l'histoire de chacune ? Mais peu à peu, au cours de deux ans, elle s'adoucit et finit par devenir une colonne de l'œuvre.

« Ces difficultés ne doivent pas vous surprendre, mon Père, et vous ne me croiriez pas si je vous disais qu'aucune note discordante ne vient briser l'harmonie des rapports quotidiens. Étant donné le milieu où se recrutent nos enfants, leurs antécédents, leurs tares, des accrocs risquent de se produire à la moindre occasion... Mais cela s'apaise assez vite... »

Je considérais dans son geste la main ferme et douce qui apaisait les conflits et remettait chacune dans son chemin.

Le dévouement trouve matière à s'exercer au dehors non moins qu'au dedans. Que de courses pénibles doivent fournir celles qui se substituent à leurs protégées : au commissariat de police, à la préfecture, à la mairie, à l'assistance publique, à l'hôpital, au palais de justice... Les démarches que la direction s'impose le plus volontiers sont celles qu'il faut accomplir pour rechercher de petits enfants que la mère abandonna jadis à l'assistance publique. Mais que de difficultés pour obtenir qu'on les rende à celle qui en devient digne, et qui s'améliorera encore à leur contact !

Il y a aussi la réconciliation de ces pauvres filles avec les parents que leur conduite a désolés. Jamais je n'oublierai le récit dramatique que l'on me fit... Après une longue ascension dans la montagne sous la conduite d'une des directrices, la rencontre silencieuse d'une enfant prodigue avec son vieux père, tous deux ruisselant de larmes en s'embrassant. Une sœur qui a trop souffert ne peut se résoudre encore à pardonner, mais elle s'est éloignée pour ne pas troubler la scène du retour. Une autre sœur, qui était trop jeune pour tant souffrir, se réjouit simplement de revoir celle qui était perdue et qui est retrouvée. Aujourd'hui l'ancienne condamnée — cinq fois pour vol, sans compter les autres condamnations — envoie aux siens tout l'argent qu'elle gagne.

Je lis des lettres touchantes où un père italien, un autre belge, un vieux curé breton, expriment leur reconnaissance. Une carte postale vient d'arriver d'Alsace. Le style en est maladroit, mais bien touchant : « Mademoiselle, je vous envoie

vite cette carte pour vous remercier de tout mon cœur de tout ce que vous avez fait pour moi. Mon voyage s'est très bien passé. Mon papa était à la gare, et je vais tout faire pour que mes parents oublient ce que j'ai fait. Je ne manquerai pas de prier tous les soirs le bon Dieu qu'il m'aide. »

***

C'est à leur réconciliation avec Dieu que l'on tend d'abord. Je termine ma visite par la modeste chapelle où réside le bon Pasteur qui a ramené en son bercail toutes ces brebis perdues.

Elles entrent là d'elles-mêmes, sans beaucoup tarder, pour prier et pour communier. Nulle pression n'est exercée sur leur âme, que celle de la grâce, de la reconnaissance, des bons exemples, sous l'influence desquels leur volonté s'assouplit doucement. La première pensionnaire, qui était juive, fut baptisée ici.

Nous fêtons en ce jour la nativité de Notre-Dame. Et dans la petite chapelle de l'Accueil Sainte-Anne, avant de donner la bénédiction du très saint Sacrement, j'adressai quelques mots à ces chères enfants. Je leur fis remarquer que l'évangile du jour contenait tout naturellement la généalogie de Notre-Seigneur. Cependant ni la Vierge Marie ni sainte Anne n'étaient nommées. L'évangéliste ne donnait que la généalogie de saint Joseph, et sans nommer les femmes, sauf quatre qui avaient fait mal parler d'elles. Malheureuses histoires de la faiblesse humaine qui toujours recommencent... Et pourtant Jésus est issu de ces femmes. Si bas qu'on soit tombé, on peut partir de là pour aboutir à lui, par une réhabilitation progressive... Et comment s'opérera cette réhabilitation ? Par l'enfant lui-même. Jésus a racheté ses aïeules. Et votre enfant baptisé, en qui Jésus prolonge sa vie, vous entraîne aussi avec succès à un renouvellement de votre propre vie.

fr. F.-D. Joret, O. P.

Les Sœurs des Prisons

Mme Jeanne Ancelet-Hustache a écrit, d'une plume vraiment franciscaine, un très beau livre sur les Sœurs des Prisons (1). En passant des filles de Sainte-Claire aux humbles servantes des prisonnières, elle n'a pas eu besoin de changer de climat spirituel. Entre les pauvres, en est-il de plus pauvres, de plus dénués que ceux qui sont condamnés par la Société à vivre pour un temps dans la séparation de tous les hommes ? Et quant aux religieuses qui consacrent leur vie à ces femmes tombées, Mme Ancelet-Hustache a bien raison de dire que, pour elles, les murailles de la prison forment la plus parfaite clôture. En vérité, il y a peut-être des vocations plus éminentes que la leur, mais il n'y en a pas qui soit plus fidèle aux conseils évangéliques, puisque la visite des prisons est une de ces œuvres de miséricorde sur lesquelles nous serons jugés.

Anne Quinon, née à Saint-Priest, près de Lyon, le 8 septembre 1799, morte sous le nom de Mère Saint-Augustin le 4 août 1859 à Montbrison, le même jour que le Curé d'Ars, fut la fondatrice des Sœurs des prisons de la Congrégation de Marie-Joseph et présida jusqu'en 1857 aux destinées de l'Institut. Il faut lire dans le livre de Mme Ancelet-Hustache le récit des humbles débuts, y voir les fondations se multiplier en même temps que les inévitables tribulations, pour mesurer la fécondité d'une pareille vie. Toute cachée en Dieu, du reste, et ne laissant survivre d'elle que bien peu de traits pittoresques. On ne sait même plus très bien quel fut son visage, car il ne subsiste d'elle qu'un médiocre portrait. Mais elle a laissé, dans le Directoire de son Institut, des pages d'une force admirable, d'une piété simple et profonde, qu'il faut remercier Mme Ancelet-Hustache d'avoir recopiées pour notre édification. Le public ne saura jamais trop, et cela s'applique

(1) 1 vol. Grasset, 1934. Collection « Les grands Ordres monastiques ».

même dans une certaine mesure au public catholique, sur quel fond de spiritualité et d'intimité avec Dieu doivent être bâties, pour être solides, même les œuvres qui semblent tournées davantage vers les travaux extérieurs.

C'est pourquoi j'aime qu'avant de parcourir avec les religieuses au voile bleu les Asiles, les Préservations, les Refuges, le Dépôt et Saint-Lazare, nous nous soyons d'abord longuement recueillis dans la Maison-Mère, au Dorat. C'est là que se conserve, aussi vivant qu'au premier jour, l'esprit de l'Institut. Il faut à un fleuve de charité comme celui-ci une source particulièrement pure. Songez aux cloaques parmi lesquels il va se répandre ! De même que le Christ vivait au milieu des publicains et des femmes publiques, sans que le péché fût capable de l'éclabousser, ainsi ses Filles des prisons, dont le métier sera d'accueillir dans leurs bras maternels toutes celles qui du ruisseau passent à la geôle. Mais Le Dorat parmi les arbres en fleurs, tel que l'a si joliment décrit Mme Anceleт-Hustache, est un haut lieu que nul miasme n'atteint.

Il faut le quitter, pourtant, et n'être pas plus dégoûté que ses filles même. Avec elles nous allons monter au Calvaire. Tout d'abord, voici des orphelinats de petites filles qui ne diffèrent pas beaucoup de tant d'institutions semblables, si ce n'est qu'il y règne peut-être plus de joie qu'ailleurs, parce que les enfants qui les peuplent ont connu plus de misères et seront exposées à plus de dangers. C'est la première section. Il y en a une seconde, dont les pensionnaires ont déjà fauté, mais peu gravement encore ; la troisième section est réservée aux jeunes filles condamnées par les tribunaux. Les religieuses ne pensent pas qu'on arrive à de meilleurs résultats par un excès de sévérité. Ce dont il s'agit pour elles, ce n'est pas de soumettre des corps, mais de relever et de sauver des âmes. Il ne faut pas se faire d'illusion : elles n'y parviennent pas toujours, et c'est là une des plus rudes épreuves que Dieu leur réserve. Du moins, celles qui ont passé trois ans dans l'atmosphère pure et pacifiée que les Filles de Marie et de Joseph savent faire régner autour de leur voile bleu en conservent, leur vie durant — des lettres l'attestent —, la poignante nostalgie. Et Dieu seul sait si telle brebis apparemment perdue n'a pas été sauvée, à la dernière minute, par quelque pieuse habitude secrètement conservée.

Mais voici le Dépôt, où les Sœurs assurent le service de jour et de nuit : Saint-Lazare, la Petite-Roquette, Fresnes... Il

n'est plus possible de résumer en quelques phrases Mme Ancelet-Hustache. Comme elle avait été au Dorat, au nid des colombes, elle est venue dans ces endroits aussi. Elle a entendu rouler dans la nuit le panier à salade avec sa cargaison de filles; elle les a vues se coucher sur leurs paillasses; elle a fait la ronde avec la Sœur de garde ; elle a entendu la messe du matin dans la petite chapelle de la Communauté. Cela, je ne puis même vous en donner l'idée. Un spectacle d'horreur, pensez-vous. Oui, sans doute, et il y a là beaucoup de détails infiniment tristes. Mais il y a aussi les bras largement ouverts du Crucifié, il y a cet amour sans mesure dont Il nous a comblés, il y a cette charité toujours agissante après vingt siècles, sans cesse renouvelée et cependant égale à elle-même. C'est plus beau que Le Dorat, c'est plus exaltant que d'immenses foules en prières, cette pauvre petite religieuse qui fait oraison parmi les prostituées, et qui ne les garde pas seulement à la manière que les hommes entendent, mais elle les protège et voudrait les sauver.

Enfin, pour terminer cette œuvre commencée avec l'enfance, voici les vieilles qu'abritent encore les maisons de Marie-Joseph. On les appelle les « Maries ». Pour connaître l'horrible passé de quelques-unes, vous n'avez qu'à lire Mme Ancelet-Hustache, mais les plus criminelles meurent réconciliées, telle cette Félicie Gimet, devenue Marie-Éléonore, qui avait poussé le peuple à massacrer les otages de la Commune, et dont « les Sœurs de Marie-Joseph ont fait une servante du Seigneur ».

Qu'ajouter à de telles preuves ? Peut-être ne faut-il pas trop s'étonner que les Sœurs des prisons aient été calomniées et persécutées. C'était dans l'ordre. La vague de laïcisme ne les a pas épargnées et, depuis quarante ans, elles ont dû songer plutôt à défendre leurs fondations qu'à les multiplier. Mais ce qui étonne et attriste davantage, c'est qu'elles ne reçoivent pas plus de vocations. Fasse Dieu qu'un livre comme celui de Mme Ancelet-Hustache atteigne les cœurs pour lesquels il est écrit, et que les âmes généreuses qui cherchent leur voie pensent à l'Institut qui se consacre aux plus misérables d'entre nos frères, et par conséquent à ceux qui reproduisent le plus fidèlement l'image de Jésus condamné !

Jacques Madaule.

Le premier Congrès national de la Jeunesse Maritime Chrétienne

Il s'est tenu à Rennes à la fin de décembre le premier Congrès national des jeunes marins chrétiens. Il fut pour nous une profonde joie. Il raffermissait une espérance déjà grande, une espérance qui ne peut que séduire l'âme d'un croyant, celle de voir s'établir en ce monde le règne de Dieu.

Au Congrès de la J.O.C. déjà, nous étions de ceux qui saluaient l'aube d'un jour nouveau. Une beauté, une amitié, naissaient. Ces choses se chantent et ne peuvent se dire. Elles ont une résonance riche et pratique dans l'âme des jeunes militants, qui veulent reconstruire la chrétienté tout simplement.

Ils savent, en effet, qu'il s'agit pour eux d'être en plénitude membres du Christ, de l'être toujours et partout, dans le misérable concret de la vie quotidienne, de l'être pour eux et de l'être *pour les autres*. Ils savent que là où Dieu les a placés ils ont une vocation personnelle. Ils savent aussi qu'ils doivent faire rayonner leur christianisme afin que leur milieu social en soit imprégné. C'est le grand idéal de tous les mouvements de l'A.C.J.F.

Il faut, pour atteindre cet idéal, connaître le milieu où l'on veut l'incarner : connaître ses difficultés particulières, les avoir vécues.

Or, si l'on connaît par les romances la vie du marin, seuls ceux qui la vivent peuvent en avoir apprécié et approfondi les périls. Et encore quelle diversité dans cette vie ! Pêcheurs, longs couriers, marins de l'État, futurs officiers, ils ont tous à résoudre, pour le maintien de leur union au Christ et le rayonnement de leur charité, les problèmes particuliers de la vie en mer. Les activités différentes du métier de marin les obligent, en outre, en vue d'un apostolat efficace, à envi-

sager des méthodes adaptées à leur genre de vie. A une spécialisation par milieu social s'est ainsi comme surajoutée une spécialisation, atténuée d'ailleurs, par milieu professionnel.

Ces méthodes diversifiées n'ont en somme qu'un but : faciliter au jeune marin la vie chrétienne dans son milieu, lui fournir la possibilité de faire rayonner son christianisme dans sa famille et dans sa profession.

Une formation spéciale pour chaque profession est pour cela nécessaire. Il ne suffit pas de connaître le *milieu en général*. L'apostolat du militant suppose la connaissance des *problèmes particuliers* qui s'y présentent. Il faut que ces jeunes chrétiens puissent apporter des solutions concrètes aux graves questions économiques et sociales du monde maritime, car c'est vers ce monde tout entier que le militant a les yeux tournés. Il s'agit pour lui, comme pour ses frères des autres mouvements, de renverser la position du monde présent tout imprégné de paganisme, car il veut, au contraire de ce qui est, y rendre facile l'exercice de la vertu.

Ce n'est pas sans doute en un seul jour qu'on bouleverse un monde qu'anime le souffle de l'intérêt. Un à un, le militant prend les problèmes, les plus humbles en apparence, mais qui sont souvent les plus rudes à résoudre.

Pour qui connaît tant soit peu la vie du marin, certains de ces problèmes viennent immédiatement à l'esprit. C'est au port qu'il faut « donner du Christ une pure image ». Mais quelle misère que ces ports où le vice s'étale à l'état d'institution ! Contre ce vice le militant devra réagir en créant autour de lui, sur les quais, au bistrot, partout, une gaîté franche; il devra entraîner ses camarades loin des lieux traditionnels de plaisir douteux. C'est à bord, durant ces longues heures de promiscuité malsaine où, dans le silence à peine troublé par le heurt des machines, affleurent le sentiment d'une profonde solitude et le besoin d'une amitié vraie, que le militant fera rayonner encore son christianisme. Il se fera l'ami, le conseiller, celui qui, pour tromper l'ennui, sait prêter le bon livre. C'est aussi au port de pêche. Harassé après un labeur de plusieurs jours, le marin y vend le produit de son travail à un prix tel qu'il ne peut plus nourrir sa famille; le militant J.M.C. devra aider ses camarades dans cette lutte pour le pain des enfants, leur enseigner la doctrine sociale chrétienne, leur apprendre à s'organiser pour défendre leurs intérêts et préparer un ordre empreint de justice et de cha-

rité. Ces exemples furent, parmi d'autres, soulignés au cours des huit réunions d'études de ce Congrès. Ils sont, nous semble-t-il, assez significatifs pour montrer, avec les réelles difficultés que rencontre le militant, la nécessité d'une formation profonde. Les quelques années d'expériences que couronnait en apothéose ce premier Congrès de jeunes marins leur ont fait mieux comprendre la nécessité d'une direction suivie tant au point de vue spirituel qu'au point de vue social; aussi acclamaient-ils tous les projets de formation qui leur étaient soumis.

Il ne s'agit pas d'une formation purement spéculative, mais d'une formation pour l'action, dans la vie de tous les jours, selon toutes ses modalités. Cette formation, qui leur fera mieux connaître le Christ dont ils se savent les membres, ne les porte pas à se replier sur eux-mêmes ni à sortir de leur milieu : elle doit au contraire leur permettre de faire réaliser à tout leur milieu, par leur action concrète, sa vocation d'ensemble dans le travail et l'amitié. Se dévouant au Christ, ils se dévouent en même temps au relèvement de toute la jeunesse maritime et bientôt de toute la profession maritime.

Éminente beauté de cette floraison de mouvements de jeunes ! L'apostolat individuel et privé ne leur suffit pas ! Certes la conquête des âmes une à une, dans un milieu où le prêtre peut difficilement pénétrer, et particulièrement dans ce milieu maritime que les conditions mêmes d'existence et des années d'injustice ont écarté de l'Église, leur est chère. On ne saurait trop l'exalter. Qu'elle exige de sacrifices et même d'héroïsme ! Elle est peut-être la forme la plus haute de la charité de ces jeunes marins fréquemment isolés parmi des camarades qu'une lointaine tradition a voués au vice dès le premier voyage. Il sera donc chrétien, ce jeune marin, contre les tendances normales, ou tout au moins courantes, de son milieu, mais il sera beaucoup plus.

La grande vocation des apôtres des temps modernes, c'est de neutraliser tout d'abord l'action néfaste du milieu paganisé et, par une *action collective, organique*, d'y créer un climat tel, de donner à la profession une organisation telle que, pour rester enfant de Dieu, il ne soit plus nécessaire d'être un héros. Faudrait-il, en effet, vraiment compter sur un héroïsme permanent de toute une masse ?

Voilà sans doute pourquoi quelques rapports au Congrès de la J.M.C. précisaient l'organisation, les méthodes, les campagnes, les services. Ce sont de simples moyens; ils peuvent paraître bien humbles; peu à peu cependant ils transforment les cœurs, les mentalités et bientôt les institutions : réforme des mœurs, réforme des institutions, n'est-ce pas le programme que traçait le P. Lebret dans l'une des premières séances du Congrès quand il montrait aux jeunes qui l'écoutaient les exigences de leur adhésion à la J.M.C., et qu'il s'agissait pour eux d'opérer *le sauvetage matériel et moral de la profession maritime* ?

« *Les marins apôtres des marins* »... « parce qu'ils sont leur prochain immédiat et partant celui vers lequel doivent à bon droit se porter les préférences de leur charité. » Parce qu'ils connaissent le milieu non pas dans son ensemble théorique mais dans sa réalité quotidienne, et qu'ils savent tout ce qu'implique dans la vie qu'ils vivent l'observation de la loi divine. C'est la raison pour laquelle ce Congrès a suscité en nous une immense espérance. Dans tous les milieux de vie, en effet, où se débattent actuellement les jeunes qui sont chrétiens malgré le monde, la même action se poursuit, « humblement, sans relâche », afin que le monde, la famille, la profession, l'État, ne soient plus un obstacle à la vie chrétienne mais au contraire la favorisent.

C'est à juste titre qu'a été souligné à ce Congrès la valeur d'une A.C.J.F. où se rejoignent les préoccupations chrétiennes des jeunes. Puisqu'il s'agit du rayonnement du christianisme à travers les institutions elles-mêmes, il fallait, pour la solution des problèmes concrets qui mettent en échec l'établissement du royaume de Dieu, pour la solution des problèmes qui divisent, qui mettent obstacle à l'épanouissement de la charité et rendent par conséquent difficile l'exercice de la vertu risquant, dans la vie réelle de tous les jours, de séparer les membres du corps mystique du Christ, il fallait, dis-je, une collaboration réaliste qui donne à notre expérience une base solide, nous fasse prendre conscience des immenses exigences de la charité du Seigneur et permette d'entrevoir l'aurore d'une chrétienté.

André Colin.

LECTURES

La prudence du chrétien

Le R. P. Noble vient d'enrichir sa belle collection sur *la vie morale d'après saint Thomas d'Aquin* d'un nouveau volume sur *le Discernement de la conscience* (1). Après une première étude sur la *Conscience morale* (2), et une seconde sur les *Passions* et le bon usage qu'on en peut faire (3), en voici une troisième sur la vertu qui permet d'avoir toujours une conscience droite et de se bien gouverner soi-même. Cette vertu n'est autre que la prudence. Pourquoi le P. Noble ne l'a-t-il pas dit dans le titre même de son livre ? Il est vrai qu'il se rattrape dès les premiers mots de l'introduction en spécifiant nettement que ce discernement dont il s'agit n'est assuré en nous que par la vertu cardinale de prudence, et que c'est de cette loyale vertu qu'il veut parler. Elle est, dit-il, le bon génie de la vie.

Du présent ouvrage je ne craindrai pas de répéter ce que j'ai déjà dit des précédents. S'ils ne sont pas à proprement parler livres de piété ni de spiritualité, je les crois éminemment aptes à favorser la plus vraie spiritualité et comme indispensable à qui veut l'enseigner. On est ici devant un excellent professeur. Mais c'est un professeur qui connaît si parfaitement son sujet, qui en voit si bien toutes les applications aux âmes et qui en parle d'une manière si neuve et si vivante, qu'on n'a pas de peine à reconnaître le sage directeur, le père spirituel, avec qui on est en toute sécurité. De tels livres ne veulent pas être parcourus à la légère : c'est très lié, très fouillé. Il en faut faire une étude, mais elle n'est pas trop difficile et on en est bien récompensé. Si le lecteur connaît son saint Thomas, il a le plaisir de l'y retrouver tout

(1) H.-D. Noble, O. P., maître en théologie, *Le discernement de la conscience*. 1 vol. in-8 de 420 pp., chez Lethielleux.

(2) *La conscience morale*. 1 vol. in-8 de 300 pp., 6e édition, Paris, Lethielleux.

(3) *Les Passions dans la vie morale*. 2 vol. in-8 de 310 et 320 pp., 3e édition, Paris, Lethielleux.

entier, merveilleusement compris; sinon, il a la simple satisfaction de se retrouver soi-même, bien analysé. Et la satisfaction n'est pas seulement de qualité intellectuelle, elle est d'un grand profit spirituel.

Non seulement ces pages sont profondément humaines, elles sont chrétiennes. La prudence que l'auteur y prône ne s'arrête pas à celle de l'honnête homme, elle est celle des saintes âmes. Si elle ne néglige rien des ressources que peut offrir une vertu acquise à la lumière naturelle de la raison, elle s'attache davantage à celles qui découlent d'une vertu infuse par grâce d'en-haut et se développant à la lumière de la foi. Le P. Noble est même très attentif à montrer cette distinction et cependant cette liaison, dans les âmes en état de grâce, entre la prudence acquise et la prudence infuse. Et c'est une chose dont il faut d'autant plus lui savoir gré que très peu d'auteurs en traitent avec le même soin que lui.

Néanmoins, que mon cher maître me pardonne de lui renouveler sur ce point mon vieux grief. Quand il dit (v. g. p. 115, 187) que la vertu surnaturelle ou infuse donne une capacité d'agir mais pas une facilité, je trouve qu'il simplifie trop et qu'il minimise. A l'entendre, on croirait presque que la vertu acquise est toute facilité et la vertu infuse pure capacité. En réalité n'est-ce pas plus complexe ? La vertu infuse n'est-elle pas elle-même une facilité, mais seulement dans un certain ordre de choses et d'idées et sur le plan de la vie avec Dieu ? En revanche, même dans son ordre pourtant plus terre à terre, une vertu acquise n'a-t-elle pas toujours ses difficultés ? L'idéal, semble-t-il, est d'avoir l'acquis et l'infus à bonne dose et de les mettre en bonne harmonie, ce qui est infus par grâce étant toujours grandement supérieur à ce qui est acquis à la nature et devant s'en servir comme d'un moyen de progrès spirituel et d'un instrument de perfection.

Ceci dit, je voudrais pouvoir souligner en peu de mots toute l'ampleur que le P. Noble a su donner à son étude. Digne successeur de nos vrais maîtres en théologie comme en spiritualité, il aime cette vertu de prudence. Il se complaît à montrer à quel point il importe dans la vie, et dans la vie chrétienne plus encore que dans la vie tout court, d'avoir du choix et de la raison au meilleur sens du mot. Être raisonnable, imperturbablement raisonnable, vertu si nécessaire, la plus nécessaire, dit saint Thomas.

En trois grands tableaux qui forment les trois parties de son livre, l'auteur nous invite à regarder d'où procède la vertu de prudence, en quoi elle consiste, à quoi elle aboutit.

Le discernement moral prend sa source dans certaines grandes idées qui s'imposent à lui sous forme de convictions et dans certaines grandes inclinations qui le meuvent. Mais c'est si différent suivant les consciences. Le P. Noble s'applique dans cette première partie à marquer cette profonde différence des âmes. Il cherche, de façon bien émouvante, à quoi se ramènent les convictions morales chez beaucoup qui ont banni Dieu de leur vie. Puis, il expose quelles sont les convictions morales du croyant. Là même, il y a bien des différences, depuis la foi morte qui est sans influence sur la conduite, jusqu'à la foi vive qui s'épanouit dans un grand amour de Dieu, doublé d'une crainte toute filiale d'être à jamais séparé de lui. Les ressources d'une âme sont évidemment tout autres, suivant qu'elle est ou non en état de grâce : hors de l'état de grâce, suivant qu'elle est tombée dans une totale perversion, ou qu'elle oscille encore entre le péché et la vertu; dans l'état de grâce, selon qu'elle est nouvellement convertie, ou déjà stabilisée dans le bien. Toute cette première partie ouvre de grands aperçus sur l'état des âmes.

Mais la seconde nous mène au cœur du sujet, en nous révélant que la vertu du discernement moral c'est essentiellement la prudence. Ce discernement est une œuvre de choix, par conséquent une œuvre de raison, mais qui suppose une grande bonne volonté, donc beaucoup d'amour et beaucoup de bonne intention. Si l'on veut être sûr que ce discernement s'exerce d'une manière vertueuse, il y faut une vertu bien spéciale de prudence, qui consiste déjà en une remarquable possession de soi. Si l'on veut qu'il s'exerce surnaturellement, il faut une prudence du même ordre, c'est-à-dire infuse et toute pénétrée de grâce, assistée même et rehaussée du don de Conseil. L'auteur dit ensuite avec une extrême précision à quoi s'évertue la prudence. Elle met en œuvre pour cela tout ce qu'elle a de la nature et de la grâce. Son premier acte est de nous faire réfléchir et délibérer, à moins que bien entendu le Saint-Esprit n'y supplée. Son second acte, de nous rendre bien résolus dans le choix pratique. Son troisième acte, qui est le principal, de nous rendre bien attentifs et bien décidés dans la réalisation. Mais, comment s'accomplissent prudemment ces différents actes, on le voit mieux

encore par le tableau des vertus adjacentes dont la prudence a besoin à chacun d'eux, et aussi par le tableau des différentes sortes d'imprudences, comme par celui des fausses prudences. Ainsi, rien n'est omis pour camper en pleine lumière et en plein relief cette vertu qui est faite pour gouverner une vie comme elle peut aussi gouverner un État.

La troisième partie de l'ouvrage est également fort riche en enseignements et en suggestions de plus d'une sorte. On y voit en somme, sous le titre des états divers de la conscience, à quel précieux travail d'assainissement intérieur et de parfait équilibre doit concourir et aboutir, dans une âme qui s'y prête, l'admirable et nécessaire vertu de prudence. C'est elle qui garantit la droiture de la conscience. C'est elle, bien mieux que ne peuvent faire les trop fameux « systèmes de moralité », qui imprime à la conscience la certitude dont elle a besoin pour agir; c'est elle qui permet à chacun de conclure à chaque instant : Je fais pour le mieux. — Sur ces systèmes qui ont pris dans notre théologie morale une place si démesurée, le P. Noble ne craint pas de dire ce que beaucoup pensent. Il les expose tous très objectivement, du tutiorisme au probabilisme, sans oublier le compensationnisme. Il marque sa préférence pour le probabiliorisme. Mais, en fin de compte, il leur reproche à tous de s'être développés aux dépens de la vertu de prudence, d'en méconnaître l'économie, et, au surplus, de ne cadrer guère avec la réalité psychologique et d'être pratiquement sans emploi. Il y a là des pages décisives, qu'on est fier de lire. — A l'œuvre donc pour une véritable réhabilitation de la sainte prudence ! Cette vertu est capable de contenir et d'appliquer toutes les finesses du vrai avec toutes les énergies du bien. Elle poursuit sans merci les erreurs de la conscience. Elle maintient cette conscience à égale distance de l'étroitesse et du relâchement. Elle l'empêche de tomber dans le scrupule ou travaille à l'en guérir. Elle contribue très fort à mettre l'âme en paix. Bref, elle est principe d'une belle vie spirituelle.

Le livre se termine par cette douce peinture de la paix de la conscience. Il est tout entier dans cette note pacifiante. Et à juste titre aussi il se présente sous le couvert de cette belle parole du P. Lacordaire : « C'est aux solitudes de la conscience que se passent les plus beaux mystères de l'homme. »

P. de Belligné.

La théologie ouverte au laïc

Le docteur Denys Gorce poursuit la tradition, très française, des laïcs théologiens. Cette tradition remonte au moins au XVII[e] siècle : du moins est-il facile de la suivre jusque-là. Elle n'a jamais été complètement interrompue, et il nous est agréable de penser qu'aujourd'hui encore elle subsiste, pleine de vigueur.

La preuve de sa force est dans le livre même que M. Gorce vient de publier sous ce titre : *La laïc théologien* (1). Nous avons là en effet une œuvre d'apostolat et de propagande. L'auteur a commencé par proposer ses réflexions aux étudiants catholiques de l'Université de Bordeaux dans une série de conférences faites en 1931; puis il a repris ses conférences; il les a développées; il les publie maintenant, avec l'espoir que beaucoup les liront et en tireront profit. Il va jusqu'à écrire, sans aucune forfanterie d'ailleurs : « J'ose prétendre que cette introduction a sa place marquée d'avance dans la musette de tout catholique d'action. Elle devrait le suivre jusqu'en première ligne... Le métier des armes s'apprend, comme tout métier, et la défense du christianisme, si elle veut être efficace, doit être à base d'intellectualité (p. 20). »

On ne saurait mieux dire. Il faut ajouter que le docteur Gorce a su rendre attrayant un sujet naturellement austère. Si je ne crains pas de signaler son livre, c'est parce que l'auteur, qui connaît fort bien les Pères, a su les citer à tout instant. Il y a peu de pages de cet ouvrage où ne figure le nom de quelqu'un d'entre eux. Saint Jérôme a, comme il convient, une place d'honneur, parce que le docteur Gorce est son familier et son intime ami; mais saint Ambroise, saint Augustin, Origène, saint Jean Chrysostome, bien d'autres encore apparaissent pour témoigner, et leurs admirables physionomies, même lorsqu'elles sont simplement esquissées, se gravent profondément dans la mémoire du lecteur.

M. Gorce commence par donner à celui qui se fait son disciple une vue d'ensemble de la théologie ; puis il en décrit les diverses branches; comme il le dit, il montre, l'une après

(1) D. Gorce, *Le laïc théologien, Introduction à l'étude de la théologie*, in-8° de xvi-481 pages; Paris, A. Picard, 1934.

l'autre, les chambres du palais : le vestibule de l'apologétique, la chambre des Écritures, la salle des Pères, les chambres de la théologie. Visite profondément instructive, sous la conduite d'un guide aussi aimable. Il faut ensuite indiquer au profane les moyens d'approfondir sa science : et voici une esquisse de bibliographie, à laquelle manquent bien peu de titres pour être vraiment complète. Finalement, M. Gorce insiste sur les dispositions morales que requiert l'étude de la théologie. Ses deux chapitres sont très édifiants, très beaux, très bienfaisants. D'autres que les laïcs auront profit à lire ce qui est écrit sur l'empressement à chercher l'humilité à demander, la persévérance à scruter, et sur les obstacles à l'amour.

GUSTAVE BARDY.

R. P. M.-E. DE LA CROIX. *Retraite sacerdotale, Jésus et le Prêtre*, t. IV. Ce que Jésus est pour le Prêtre : son amour. — Paris, Maison du Bon Pasteur, 228, boul. Pereire. 1934. 1 vol. in-12 de 168 pp.

Cette retraite sacerdotale écrite de façon doctrinale et avec beaucoup de piété, comme les ouvrages précédents du même auteur, montre d'abord ce que doit être l'amour du prêtre pour Jésus, qui est le centre de sa vie : amour reconnaissant, généreux, constant, qui se prouve, se nourrit et se perfectionne par le sacrifice.

L'auteur insiste sur les obstacles à la perfection sacerdotale : préoccupation exagérée des choses terrestres, attache trop naturelle aux créatures, habitude du péché véniel, infidélité aux devoirs d'état, relations trop exclusivement spéculatives avec Notre-Seigneur, fausse notion du mysticisme.

Les dernières pages montrent les applications pratiques des principes exposés au début : Le sentiment et l'esprit du sacerdoce, l'intimité avec Notre-Seigneur, la célébration de la sainte Messe, l'exercice du ministère sacré, la dévotion à la sainte Vierge. Nous ne pouvons que recommander cette retraite qui est de nature à faire, par la piété avec laquelle elle a été composée, un vrai bien aux âmes sacerdotales.

fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE.

IMAGES DE SAINTS

1. Jean Champomier, *Petites Fresques, Grands Sujets.* A Paris, au Sans-Pareil, 1934, in-8 couronne de 174 pp. 12 fr.
2. C. Jéglot, *La jeune fille à l'école des Saints.* Spes, 1934, in-8 carré de 302 pp. 12 fr.
3. M.-H. Lelong, *L'évangile de Lisieux.* Conférences par T.S.F. diffusées par Radio-Strasbourg P.T.T. Paris, Librairie Saint-Paul, in-8 de 222 pp.
4. F. Duhourcau, Une sainte de la légende dorée, *Sainte Bernadette de Lourdes.* Paris, Grasset, 1933, in-16 de 242 pp. 12 fr.
5. Marie Gasquet, *Sainte Bernadette de Lourdes.* Collection « Les Grands Cœurs », Flammarion, 1934, in-16 jésus de 216 pp. 12 fr.
6. Colette Yver, *L'humble sainte Bernadette.* Spes, 1934, in-16 de 254 pp. 7 fr. 50.

1. Les *grands sujets* qu'on aborde : saint Paul, saint Jean, Origène, saint Augustin, saint Benoît et saint Bernard. L'auteur essaie de tracer brièvement les lignes « humaines » de leurs visages. Tâche difficile et ingrate. D'avance on se condamnait à rester incomplet, mais, de plus, l'image manque souvent de précision, des « lignes » essentielles sont absentes et un certain nombre d'expressions restent obscures.

2. Vingt-quatre brèves contemplations — deux pour chaque mois — où il y a beaucoup d'intelligence des âmes et un sens exact de ce qui peut intéresser une jeune fille dans une vie de saint. La pensée est nette, le style est direct et concret. Il y a dans tout l'ouvrage une atmosphère sympathique qui plaira facilement aux jeunes lectrices.

3. L'auteur présente ainsi ses entretiens : « Il n'était pas question de suivre pas à pas l'Histoire d'une âme. Tout en prétendant rester fidèle à ce que nous croyons le véritable esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous n'avions pas non plus l'intention d'exposer pour elle-même sa spiritualité. Nous avons voulu simplement montrer aux âmes de bonne volonté combien l'humble vie chrétienne est belle quand on la découvre avec les yeux de Thérèse de Lisieux. » Les leçons tirées de la vie de la sainte carmélite, présentées pour la première fois au public de la T.S.F., sont les plus vraies, les plus proches et les plus pleines de l'Évangile de Bethléem. Le texte fourmille de réflexions justes, malicieuses, qui ont parfois l'air d'être jetées à la figure des « chers auditeurs ». On a dû sourire, on a dû toujours écouter avec beaucoup d'attention et souvent, j'en suis sûr, avec fruit. Tel « lecteur » sera peut-être surpris des parenthèses assez nombreuses où la vivacité d'esprit entraîne le conférencier et n'aura plus pour se ressaisir certaine intonation de sa voix, il le suivra volontiers tout de même et retrouvera assez vite le fil des pensées pour se remettre avec lui sur la trace lumineuse de la « petite voie ».

4. Le livre de M. Duhourcau a déjà reçu les plus grands éloges de la critique. Il les mérite assurément. Psychologie pénétrante, analyse nuancée des caractères, compréhension du pays et des gens, don de rétablir une scène avec vérité, harmonie du style, sympathie communicative, autant de qualités par lesquelles l'auteur attache ses lecteurs aux pas de *Sainte Bernadette de Lourdes* et nous fait retrouver dans son ouvrage quelque chose des pages les plus savoureuses de la *Légende dorée* ou des *Fioretti*.

5. Le caractère de la *Sainte Bernadette* de M. Gasquet est moins fouillé peut-être, mais l'âme limpide de la Voyante, cette âme de cristal qui laissa passer jusqu'à nous tant de divine lumière, nous est rendue comme transparente. De tout l'ouvrage rayonnent une grande foi et un charme apaisant.

6. Le point de vue de M^me^ Colette Yver dans son *Humble sainte Bernadette* est plutôt apologétique. Ayant en vue certains milieux où l'on croit peu, où l'on ne croit pas à Lourdes et à Bernadette, elle essaie de faire saisir le côté exception-

nel et divin de cette figure, sans en omettre la part de l'humain. Cette dernière part nous a paru de-ci de-là un peu forcée : cela tient surtout à ce que l'auteur souligne d'un commentaire chaque « mot » de la Sainte et veut l'expliquer par quelque côté de son caractère. On en arrive ainsi à des jugements fragmentaires qui ne contiennent qu'une part de vérité et auraient dû être nuancés par la vue de l'ensemble. Ceci dit, le livre reste intéressant et peut faire rayonner sainte Bernadette en des milieux qui ne la connaissent pas encore.

fr. André Obein, O. P.

Notes bibliographiques

● *L'Évangile par-dessus les toits : Petites Béatitudes pour les jours d'épreuves*, et *Carillons de Fête*, du R. P. Pierre Lhande, S. J. Radio-Sermons de 1933. Éditions Spes, Paris. 2 vol. (125 × 65 et 14 × 19) de 110 et 256 pp. Prix : 3 fr. 50 et 12 fr.

● Collection Credo : *Les joies de la vie* et *La Mort consolatrice*, d'Edward Montier. Éditions « Éducation intégrale », 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris, 1934. 2 vol. in-12 de 176 pp. Prix : 6 fr. chacun.

● *Paillettes d'or*, 22e série, recueil des années 1931-1932-1933, Aubanel Frères, Avignon, 1933. 1 vol. (95 × 150) de 140 pp. Prix : 2 fr. 50.

● *Plans de sermons de circonstances*, de Mgr Millot, vicaire général de Versailles. Pierre Téqui, Paris, 1934. 1 vol. in-12 de 284 pp. Prix : 10 fr.

● *La Prière continuelle*, du R. P. R. Plus, S. J. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1933. 1 brochure (11 × 17) de 30 pp. Prix : 1 fr. — Résumé de l'ouvrage « Comment toujours prier ».

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).